



MIQUEL DE PALOL

*Le Jardin des Sept
Crépuscules*

z

« Cette somme littéraire est à dévorer, puis à conserver précieusement pour témoigner, un jour, de tout ce qui fit rêver les humains. »

François Angelier, *Le Monde des Livres*

« *Le Jardin des sept crépuscules* est une galerie des glaces : les histoires se réverbèrent les unes les autres, s'appellent et se prolongent dans un mouvement qui semble reporter leur point de fuite à l'infini » Damien Aubel, *Transfuge*

« Une construction romanesque où des dizaines de personnages citadins et singuliers vont et viennent dans un tourbillon de rebondissements » *Paulette*

« Un choc littéraire. »

L'Indépendant

« Ce roman est une somme de romans enchâssés selon une architecture savamment ordonnée. » *Ouest France*

« Miquel de Palol, en poète baroque et déjanté, a construit son roman tel un archéologue plongeant son esprit au plus profond de la terre de ses ancêtres, sculptant avec sa plume et de ses mains, un roman d'architecte dont les fondations sont d'une complexité telle qu'elles laissent le lecteur ébahi d'admiration devant la netteté du découpage et la complexité presque divine, en forme par certains de ses éléments de poupée russe. »

Stéphane Riand, *L'1*

« *Le Jardin des Sept Crépuscules* a en tout cas le mérite d'être stylistiquement à la hauteur de ses ambitions et de relever le défi qu'il s'est donné : créer un univers qui fera douter el lecteur de sa propre réalité ! »

Small Things

« Ce livre est une architecture, une œuvre monumentale. »

Tête de lecture

« Une affolante trilogie romanesque. »

Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde*

« À l'instar du jeune garçon, qui assiste intrigué à la peinture en fragments d'un monde qui n'est peut-être déjà plus, on se laisse conter, désorienter, bousculer, encore impuissants à voir avec netteté s'imbriquer les pièces de ce puzzle énigmatique. »

Ariane Singer, *Transfuge*

« Un roman gigogne. »

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

« Une astucieuse machine à récits. »

Isabelle Rüf, *Le Temps*

« Un roman visionnaire aux récits emboîtés. »
Thierry Guinhut, *Le Matricule des Anges*

Le Monde DES LIVRES

Le Jardin des Sept Crépuscules
Monde des livres, François Angelier
16 octobre 2015

Miquel de Palol, paysagiste fantastique

L'intégrale du « Jardin des Sept Crépuscules », colossale ode à l'imagination de l'écrivain catalan, paraît en français

FRANÇOIS ANGELIER

Aux fictionnaires que tentent les grandes odyssées narratives s'offrent, en cette rentrée, deux imposants périples – et deux styles de voyage. D'un côté, *L'Infinie Comédie*, de l'Américain David Foster Wallace (L'Olivier, « *Le Monde des livres* » du 4 septembre), que l'on descend tel un énorme fleuve alluvionnaire, grouillant de monstres et coupé de cataractes mortelles. De l'autre, *Le Jardin des Sept Crépuscules*, du poète et romancier catalan Miquel de Palol, qui se prête à un cabotage patient dans un archipel tout en pas-

ses, criques et détroits. Conçu en 1989, ce *Jardin* est un triptyque romanesque, dont les deux premiers volets, *Phrixos le fou* et *A bord du Googol*, ont été publiés par Zulma en 2013. Avec la publication de la troisième partie, *La Tête d'Orion*, l'ensemble, réuni en un volume, est désormais complet.

La tranquille équipée peut cependant se révéler un piège. En effet, autant Foster Wallace immerge jusqu'à l'étouffement (ou l'extase) son lecteur dans l'épaisseur fascinante de son texte, autant Palol le perd, l'effare et l'égare, dans les corridors fabuleux de ses méandres narratifs. Fils d'archéologue et petit-fils de poète, Miquel de Palol est né à Barcelone en 1953. Architecte de formation, c'est comme poète qu'il amorce sa carrière littéraire, en 1972, publiant en catalan près d'une dizaine de recueils. Mais c'est comme

paysagiste fantastique qu'il se révèle, en 1989, avec ce *Jardin*, traduit en castillan trois ans plus tard et récompensé par cinq prix littéraires. Dans le sillage tant du *Déca*-et de *L'Heptaméron* que des *Mille* et *Une Nuits*, voire des *120 Journées de Sodome* ou du *Masque de la mort rouge*, de Poe, Palol campe une coterie mondaine décadente et babillarde repliée sur les hauteurs d'une Barcelone dévastée par le feu nucléaire, au sein du faste insensé d'un palais secret tout en patios, salon, bibliothèques et surtout jardin, un éden peuplé d'arbres extraordinaires.

Le plus vieux métier du monde

Calfeutrés dans ce titanesque boudoir, les membres du club vont se livrer, six jours et onze cent vingt pages durant, au plus vieux métier du monde, celui de conteur. Ils vont conter pour se désen-

nuyer, s'informer, se trahir, s'exciter, s'évader. Une succession de récits qui ne vont pas sagement s'enchaîner, mais s'emboîtent comme les segments d'une gigantesque antenne télescopique que le lecteur déploie et replie, segment après segment. Jusqu'à huit récits sont ainsi engendrés l'un par l'autre, chaque histoire se révélant grosse d'un deuxième récit lui-même appelé à germer dans une troisième narration qui ne tarde pas à en produire une quatrième, etc.

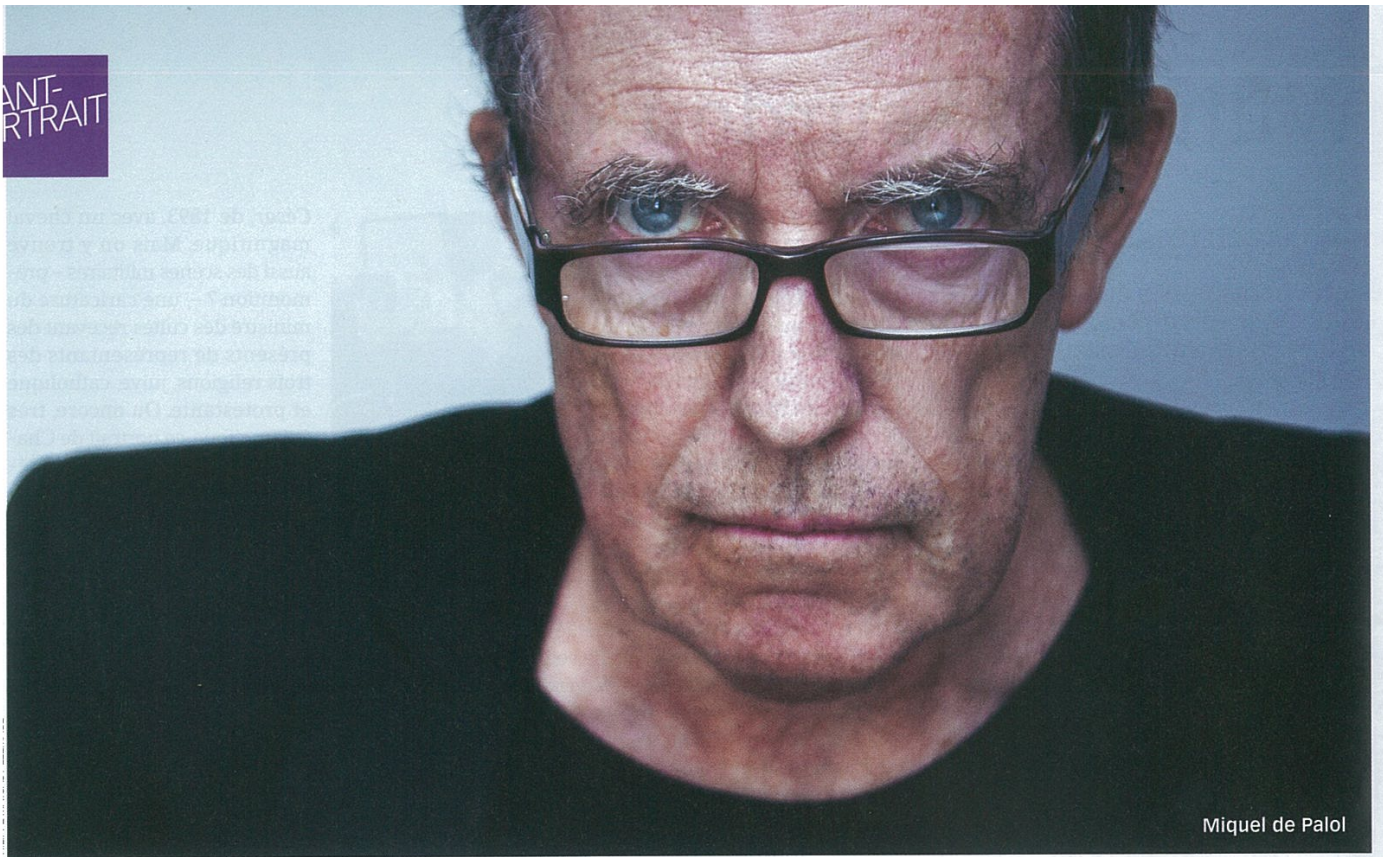
Qu'est-ce que les personnages se racontent ? Leurs vies et leurs rêves. Via la rocambolesque saga d'une mystérieuse banque d'affaires aux ramifications mondiales (et dont le fondateur est un double du roi Lear), la quête d'un joyau mythique et l'énigme d'un mystérieux agent Oméga, c'est toutes les facettes de l'imagination humaine que Palol nous

expose grâce à ses incessants allers et retours de son ascenseur fictionnel. Tout le clavier est là : thriller financier, récit de science-fiction et d'aventures politiques, histoire fantastique, songerie métaphysique, marivaudage érotique ou épisode pornographique. Enfin clos, *Le Jardin des Sept Crépuscules* fait figure de conservatoire des spécimens littéraires, un vivarium des rêveries où il n'y a qu'à plonger la main pour saisir un produit vivace de l'imaginaire. Cette somme littéraire est à dévorer, puis à conserver précieusement pour témoigner, un jour, de tout ce qui fit rêver les humains. ■

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES
(*El jardí dels set crepuscles*),
de Miquel de Palol,
traduit du catalan par François-Michel
Durazzo, Zulma, 1 152 p., 28,50 €.

- Vendredi 25 septembre 2015

ANT-
TRAIT



Miquel de Palol

L'art de l'arabesque

L'ancien architecte devenu romancier et poète **Miquel de Palol** voit les trois volets de son arborescent chef-d'œuvre enfin réunis en un seul volume.

Miquel de Palol, avant d'être écrivain, fut architecte. Sans doute de ses études lointaines à l'École technique supérieure d'architecture de Barcelone a-t-il gardé le goût des grands travaux. Paraît ces jours-ci chez Zulma le triptyque complet de la première fiction de l'auteur et poète catalan, *Le jardin des Sept Crépuscules*, un roman de plus d'un millier de pages. Le dernier volet, « La tête d'Orion », rejoint les deux premiers, « Phrixos le fou » et « A bord du Googol », révisés à l'occasion, en un seul volume.

Dédalles borgésiennes

Publié en 1989, ce « *Décameron postmoderne* » était un « *piéd de nez à la mode du court – des récits efficaces et bien ficelés* ». L'arborescente saga de la banque Mir suit le même protocole que celui du chef-d'œuvre de Boccace où, fuyant la peste qui ravage Florence, un élégant cercle de jeunes gens se raconte des histoires. Ici c'est à la suite d'une catastrophe nucléaire survenue à Barcelone que les *dramatis personae*

(pléthoriques, il y a une liste en fin d'ouvrage) trouvent refuge dans un palais dans les Pyrénées. Elies Mir, président éponyme de la puissante banque, demande à ses trois vice-présidents de définir à quoi sert l'argent afin de choisir son successeur, c'est *Le roi Lear* revisité ; il est aussi question de joyau perdu, c'est « variations » sur le Graal. Histoires gigognes avec narrations qui s'enchaînent, dédales borgesiens, conversations cultivées façon *Côté de Guermantes*, digressions existentielles à la Musil. Il serait bien ardu de fournir un « pitch ».

Si en architecture Miquel de Palol avoue aimer à la fois les volutes baroques d'un Borromini, la rationalité calme de Josep Lluís Sert ou l'épure fascisante de Giuseppe Terragni, dans le domaine littéraire, c'est plutôt à l'esthétique de l'arabesque qu'il adhère – où le mouvement de l'écriture dessine par son rythme les contours du récit, où l'imaginaire foisonnant nous entraîne dans le labyrinthe

EN DATES

2 avril 1953 : naissance à Barcelone.

1970 : études d'architecture à Barcelone avec « beaucoup de coupures ».

1973 : premier recueil de poésie : *Delta*, éd. Llibres del Mall.

1989 : première fiction : *El Jardí dels Set Crepuscles*, éd. Proa.

de la fiction : « *Comme dans Alice, lorsqu'on suggère à l'héroïne de Lewis Carroll qu'elle n'a pas tant rêvé qu'elle est peut-être elle-même le rêve de la Reine.* »

Pourquoi écrire en catalan alors qu'il a vécu toute sa jeunesse en Castille, à Valladolid où ses parents, professeurs d'archéologie, étaient en poste ? Le catalan n'est pas un choix. Il lui était naturel de s'exprimer dans l'idiome ancestral qui fut celui de son arrière-grand-père poète et de son grand-père, également poète et romancier, et dont il porte le prénom. Ecrire dans cette langue longtemps prohibée par la dictature franquiste, l'écrivain indépendantiste le revendique comme un acte de liberté, une joie retrouvée. « La joia retrobada » (la joie/le joyau retrouvé), c'est le titre original de la troisième partie de son roman.

Sean J. Rose

Miquel de Palol
Le jardin des Sept Crépuscules

ZULMA

TRADUIT DU CATALAN PAR
FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO

PRIX : 28,50 €, 1 150 P.

SORTIE : 1^{er} OCTOBRE

ISBN : 978-2-84304-749-7



9 782843 047497

novembre 2015



«À la fin on trouve quarante-neuf narrateurs»

C'est un des événements de la rentrée : la parution de l'intégrale du *Jardin des sept crépuscules* du Catalan Miquel de Palol.

Autre événement, notre rencontre avec l'auteur.

INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS

PAR DAMIEN AUBEL

PHOTO BENJAMIN CHELLY

Miquel de Palol vient d'ailleurs. Pas seulement parce que, sur la carte des langues littéraires hégémoniques, il fait entendre les accents d'un idiome plus confidentiel, le catalan. Mais parce qu'il semble sorti tout armé d'une autre période, de ces siècles où le roman n'avait pas la maigreur ascétique des autofictions et faisait feu de tout bois. De toutes les formes, de tous les récits. L'expression a fait florès, au point d'être dévaluée, mais *Le Jardin des sept crépuscules*, publié en français dans son intégralité, après la parution en volumes séparés des deux premières parties, est bel et bien un roman-monde. Densité de la démographie des personnages : près d'une cinquantaine de narrateurs qui se relaient dans un jeu étourdissant de passage de la parole. Jeux d'échos et de reflets

qui assurent à l'ensemble une unité de structure, comme s'il s'agissait d'un cosmos à lui tout seul. Mais le livre est aussi un concentré sur plus de mille pages de la civilisation et de la culture occidentale, au moment où elle bascule dans le chaos, avec cette demeure-musée au luxe « babylonien » où s'est retranché un groupe de privilégiés fuyant une guerre nucléaire. Autre monde, encore, celui, opaque et ramifié, de la finance, les péripéties de la succession d'une grande banque formant l'épine dorsale du livre. Sans oublier des escapades vers le roman d'espionnage, vers le récit galant façon XVIII^e, sans oublier le brassage permanent des idées, de l'art du récit aux questionnements moraux. Et lorsqu'on rencontre Miquel de Palol, souriant, affable, dans le salon presque désert d'un hôtel cosu du 6^e arrondissement, lorsqu'on écoute son français pétri de catalan, on a l'impression d'entrer dans un monde à la fois ésotérique et accueillant. Dont les habitants s'appelleraient Borges et Lovecraft, et où les nombres auraient des vertus magiques...

Votre livre est foisonnant. Quelle était l'intention initiale ?

L'idée était d'abord de raconter des histoires. Tout ce qui se passe dans le livre est filtré par la personnalité des narrateurs. En même temps, le livre montre la dissolution du « je », qui était là à l'origine, il procède à une atomisation du point de vue : à la fin on trouve quarante-neuf narrateurs.

Mais on revient en permanence au premier narrateur...

Il y a presque une idée mystique derrière le livre : aller très loin avec des histoires, dans des lieux très exotiques, à la recherche de quelque chose d'inconnu et, à la fin, la chose la plus étrange, la plus merveilleuse qu'on trouve, c'est soi-même.

Votre livre entrelace les récits, mais ne répugne pas à la description. Celle-ci n'est-elle pas un peu ringardisée aujourd'hui ?

On dit toujours que telle ou telle chose est démodée. Mais arrive quelqu'un qui la réemploie, et elle devient moderne à nouveau. J'ai essayé de faire correspondre les descriptions techniques, architecturales, etc. à la réalité. Je crois que depuis l'apparition du cinéma surtout, et des arts visuels contemporains, la littérature a abandonné la description physique. Il y a trente ans, quand j'écrivais le livre, je voulais créer une

image, comme un fond pour les histoires. On me demande souvent si ma profession d'architecte a un rapport avec la structure du livre : ce n'est pas le cas, plutôt avec la description des objets et des ambiances.

Un grand maître de la description contemporaine, c'est Robbe-Grillet. Un auteur que vous affectionnez ?

Beaucoup, oui ! Je crois que ce que j'ai tenté de faire s'inspire de la simplicité et de l'anti-académisme des écrivains du Nouveau Roman. Et aussi de leur façon de parodier la manière classique de raconter les histoires. Presque tout mon livre est un exercice parodique à partir de références classiques. Et tous les arts ont cet aspect-là. Même le baroque, dont j'aime beaucoup la conception de l'art et de la littérature, qui est la parodie suprême de la Renaissance.

Les personnages qui écoutent les narrateurs, ce sont aussi les lecteurs de votre livre ?

Borges parle très bien de ce sentiment vertigineux. Si je lis une histoire, et qu'on raconte une autre histoire dans cette histoire, puis une autre encore dans celle-ci, alors je peux penser que moi-même je suis un personnage raconté par un autre. Lewis Carroll dit la même chose dans *Alice* : tu es un personnage du songe de la Reine, et si elle se réveille tu vas disparaître...

Le personnage de Randolph Carter annonce qu'il va raconter une histoire destinée à faire « réfléchir »...

J'ai pris ce nom à un personnage de Lovecraft... Mon personnage est un grand rêveur. Et peut-être y a-t-il quelque chose en commun entre le rêve et la réflexion. Même Lovecraft dit que le rêve est la vraie réalité. L'autre réalité est une illusion matérielle.

Un terme revient souvent dans le livre, celui de « correspondances »...

La démarche vient des néo-platoniciens. À ce stade préscientifique de la pensée, ils créaient un jeu de correspondances pour s'expliquer la réalité. Les planètes étaient reliées aux vents, aux arbres, aux caractères, aux moments de la journée, de l'année... Je me suis amusé à mettre en rapport les étoiles de la constellation d'Orion avec des arbres et des narrateurs. Et à chaque narrateur correspond aussi un papillon, une carte à jouer...

Il existe depuis l'Antiquité une mystique des nombres. Vous êtes familier de ce mode de pensée ?

Ça m'intéresse beaucoup, et il y a beaucoup de rapports numérollogiques dans *Le Jardin*... et même dans tout ce que j'écris. Et il s'agit d'une tradition qui commence peut-être avec Virgile, qu'on retrouve chez Dante. Ou en musique encore, avec l'œuvre de Bach, qui va vers le symbole à travers la numérologie... Je crois que c'est Galilée qui disait que les nombres étaient l'alphabet avec lequel Dieu avait fait l'univers. C'est une très belle pensée.

On pense à Boccace, à Marguerite de Navarre et son *Heptaméron*. Qu'est-ce qui vous attire dans cette forme, avec ses récits enchâssés ?

Ce qui m'intéresse, c'est que c'est un modèle pour la vie. Mais il y a une autre inspiration dans mon livre, qu'on a moins évoquée que Boccace ou *Les Mille et Une Nuits* : ce sont *Les Cent Vingt Journées de Sodome* de Sade. C'est exactement ça : de vieilles putains racontent leurs expériences pour que leurs auditeurs les mettent en pratique. Et il ne faut pas oublier *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* de Potoski, qui a été le vrai point de départ du *Jardin*, parce que chez lui, les histoires racontées sont autonomes mais, ensemble, elles racontent une grande histoire...

Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'on arrive à la vérité ?

Il y a un beau passage des *Mille et Une Nuits* qui dit que la vérité n'appartient pas à une seule histoire, mais qu'elle est fragmentée dans de nombreux récits. Il faut prendre toutes les pièces du puzzle pour le recomposer.

Au cœur de votre livre, il y a les péripéties d'une banque. On peut aussi lire *Le Jardin* comme un réquisitoire contre le système capitaliste ?

Le livre est écrit depuis une position critique contre le pouvoir capitaliste. C'est très évident lorsque je parle d'argent. Et j'ai eu quelques expériences curieuses avec ce livre d'ailleurs... Dans la troisième partie il est question de la réserve fédérale des États-Unis, et un jour j'ai dîné avec un haut dirigeant d'une grande entreprise, peu connu de la presse, qui m'a demandé d'où j'avais tiré toutes ces informations. Je lui ai répondu que ça venait des journaux, de la télévision... Non, non, m'a-t-il dit, il y a des informations top-secret là-dedans... J'étais très heureux d'un côté, ça voulait dire que c'était bien fait, mais j'ai eu un peu peur aussi...

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES
traduit du catalan par
François-Michel Durazzo
Zulma
1 148 p., 28,50 €



TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Septembre 2015



mille cinq cents ans », pronostique sombrement un personnage. Reflet (à peine) déformé de l'air du temps, mais aussi, à l'instar de ses illustres devanciers, arche de Noé de toute une culture qui se sent à l'article de la mort, récapitulation géniale de siècles de pensée et de concepts : Dieu, l'Histoire, la Raison... « Sept crépuscules », soit sept journées : un heptaméron, si on veut être pédant. Un patron archiclassique, mais à l'efficacité inentamée : une poignée de privilégiés trouve refuge « au milieu du luxe babylonien » d'une vaste demeure isolée. Là, comme en d'autres époques on tentait de conjurer la peste à Florence, ils parlent. Enfilent les récits gigognes. *Le Jardin des sept crépuscules* est une galerie des glaces : les histoires se réverbèrent les unes les autres, s'appellent et se prolongent dans un mouvement qui semble reporter leur point de fuite à l'infini.

PUISSANCE SEPT

Et ce qui se découvre, ainsi, c'est l'envers du miroir. Les dessous d'un ordre mondial qui s'est érigé sur les décombres des idéologies, où fric et pouvoir tissent une tapisserie dont Miquel de Palol entortille les nœuds avec un savoir-faire qui emprunte autant aux meilleurs artisans du thriller d'espionnage qu'aux émules d'Homère. Au centre de l'affaire, la banque Mir, et la succession complexe du patriarcat. Les bras de fer dynastico-financiers ne sont que la partie émergée d'un autre iceberg narratif, en forme de conte (cruel) : la quête du « joyau » – bijou ou concept, on ne sait pas trop ce que recouvre le nom. Mais source en tout cas d'un pouvoir qui passe l'entendement, et objet de toutes les convoitises. Petites frappes barcelonaises et épigones jamesbondiens ; ordinateurs pensants et clubs de suicidaires blasés ; pirates de haute mer et pensionnaires d'un asile de fous... Toute une foule bariolée, aimantée autant par le joyau que par l'énergie narrative d'un Palol, qui fait proliférer les conteurs, s'affronte, se trahit, s'assassine à tour de bras. Le livre est un miroir brisé, chaque récit est l'éclat, scintillant, d'un tout qu'on ne percevra que kaléidoscopiquement. Un tout qui peut être aussi bien l'intrigue politico-policrière du « joyau » et ses mille ramifications : un ordre mathématique et cosmologique (Miquel de Palol décline avec un plaisir un tantinet pervers références à l'astrologie et considérations chiffrées) ; ou encore un système philosophique qui affleurerait au gré des commentaires suscités par les récits des uns et des autres, où l'on discute humanité, destin et autres obsessions de la pensée. Il y a un peu de tout ça, mais aucune clef n'est définitive ni complète. Les miroirs sont toujours trompeurs – et c'est sans doute pourquoi on n'en finit pas de se laisser prendre à leurs charmes...

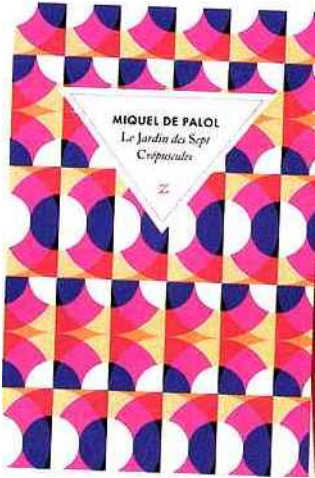
Événement éditorial : parution en un seul volume des trois romans qui composent le grand œuvre de Miquel de Palol, *Le Jardin des sept crépuscules*. PAR DAMIEN AUBEL

On le croyait parti sans laisser d'adresse, mis en bière sans cérémonie par l'autofiction et ses avatars nombrilo-intimistes, condamné à prendre la poussière dans les mausolées de l'Histoire littéraire... Mais il est toujours là, plus vivant, plus pharaoniquement ambitieux que jamais. « Il », c'est-à-dire le grand roman européen, avec autant d'estomac (plus de mille pages ici) que de cellules grises (histoire, philosophie, cosmologies ésotériques : il brasse tout), le digne héritier des Broch, Mann, Musil. Miquel de Palol, c'est le cousin catalan et contemporain des fresquistes titanesques de l'Europe agonisante de l'entre-deux-guerres. Son roman, triptyque arborescent (*Phrixos le fou* et *À bord du Googol*, déjà parus en tomes séparés, et la coda, *La Tête d'Orion*, traduit pour la première fois en français), est une danse aux pas enchevêtrés au-dessus du volcan d'une catastrophe planétaire. Un futur (très) proche, étonnamment similaire à nos temps de convulsions, où les derniers résidus de l'humanisme prennent définitivement l'eau : « Dans le meilleur des cas, on va assister à la fin du modèle d'organisation sociale et politique en vigueur depuis deux

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES

traduit du catalan par
François-Michel Durazzo
Zulma
1 148 p., 28,50 €





Façon Mille
et Une Nuits

L'Europe vient de subir
une attaque nucléaire.
Un jeune homme de
bonne famille trouve
refuge dans une somp-
tueuse demeure, per-
due dans les montagnes.
Il n'est pas seul. Dans
ce palais forteresse au
luxue insensé et préservé
du chaos, de belles per-
sonnes aux esprits bril-
lants et à la conversa-
tion affûtée, échangent.
Chacun livre un récit
dont le sujet a trait à
la banque Mir, et à son
héritière, Llúïsa Cros.

ON A AIMÉ...

*La succession de
récits composant
cet ensemble,
construit un peu
à la manière des
contes des Mille et
Une Nuits, intrigue
financière en plus!
Ce volume réunit
toute la trilogie.*

*Le Jardin des Sept Crépuscules,
Miquel de Palol,
éditions Zulma, 28,50 €.*



L'HEPTAMÉRON DE BARCELONE

Dans un futur qui ressemble à notre présent, de riches Catalans se réunissent sept jours durant pour se raconter des histoires.



Le Jardin des sept crépuscules, de Miquel de Palol, traduit du catalan par François-Michel Durazzo, Zulma, 1152 p., 28,50 €.

Publié en 1989, *Le Jardin des sept crépuscules* est le premier roman du Catalan Miquel de Palol. « C'est une histoire faite d'histoires magistralement enchevêtrées par cet écrivain, architecte de formation », rappelait il y a peu la chroniqueuse Lara Siscar dans *El Mundo*. Une poignée de privilégiés se réunissent dans une magnifique demeure de Barcelone où, pendant sept jours et sept nuits, ils vont se livrer au plus ancien vice de l'humanité, celui, délicieux et machiavélique, de conter. À partir de la saga de la banque Mir et de son héritière Lluïsa Cros se déroule dans une prose rutilante un incroyable chassé-croisé de fables. Les mille et une histoires de cette volumineuse construction romanesque forment en réalité un tryptique dont les deux premiers tomes avaient déjà été publiés à part en français aux éditions Zulma. Situé dans un futur proche qui n'est pas sans rappeler notre présent troublé, avec une troisième guerre mondiale pour toile de fond, *Le Jardin des sept crépuscules* brosse le portrait, peu reluisant, d'un monde où le pouvoir et l'argent sont tout. ■

Paulette

MAGAZINE

novembre - décembre 2015



**Le jardin des sept
crépuscules**

de Miquel de Palol

Peu connu dans
l'Hexagone,
Miquel de Palol
est pourtant un
auteur confirmé
aux multiples

parutions et récompenses dans son
pays natal, l'Espagne. Deux ans
après son dernier roman intitulé

À bord du Googol, il est de retour
avec une fiction multi-intrigues
intitulée *Le jardin des sept crépuscules*.

Une construction romanesque
où des dizaines de personnages
citadins et singuliers vont et
viennent dans un tourbillon
de rebondissements.

Zulma, 28,50 €

zulma.fr

QUE TAL PARIS?

Septembre 2015

Elena Paz



→ *Le jardin des sept crépuscules*

Ce roman au titre évocateur de l'écrivain et poète catalan Miquel de Palol, récompensé par les prix les plus prestigieux et publié dans toute l'Europe, est enfin traduit en français dans son intégralité. À l'instar de *Les mille et une nuits*, *Le Décaméron* ou *Les contes de Canterbury*, *Le jardin des sept crépuscules* est une incroyable somme de romans enchâssés qui s'emboîtent et se recoupent parfaitement comme des poupées russes. La disparition d'un bijou aux pouvoirs insoupçonnés marque le début de la Troisième Guerre mondiale. Aux alentours de Barcelone, une poignée de privilégiés rassemblés dans une forteresse au luxe insensé se livre au plaisir de raconter des histoires et d'essayer d'élucider les circonstances autour de la disparition du joyau et de sa possible récupération. Un roman fascinant abritant plus d'une centaine de personnages et truffé de rebondissements.

[MIQUEL DE PALOL]

Le jardin des sept crépuscules
(Zulma), traduit du catalan
par François-Michel Durazzo
> 1 152 pages · 28.50 €



RUBRIQUE LITTERATURE CATALANE:

Bientôt la traduction de la tête d'Orion de Miquel de Palol !



Sa trilogie "Le Jardin des sept crépuscules" est considérée comme un chef-d'oeuvre de la littérature mondiale contemporaine.



La traduction de la Tête d'Orion est promise à la rentrée chez Zulma. C'est ainsi que se cloturera la trilogie du poète et romancier Miquel de Palol qui est à la fois architecte, comme cela se ressent dans ses romans. Né à Barcelone en 1953, l'écrivain a fait le choix d'écrire en catalan. Son oeuvre incroyablement riche compte plus d'une soixantaine de textes, romans, nouvelles, poèmes et essais pour lesquels il a reçu un grand nombre de prix prestigieux : le Prix Josep Pla, le prix de la Ville de Barcelone, le Prix national de la critique espagnole, Prix national de la littérature de la Generalitat de Catalunya et, à quatre reprises, le prix de la Critique Serra d'Or. Une grande partie de ses ouvrages est disponible en castillan mais Miquel de Palol est également traduit en portugais, hollandais, allemand, italien et, depuis 2013 seulement, en français.

Sa trilogie Le Jardin des sept crépuscules, parue en langue catalane en 1989, est considérée comme un chef-d'oeuvre de la littérature mondiale contemporaine. Avec cette oeuvre qui rappelle tout à la fois Boccace et Chaucer, Marivaux et le Manuscrit trouvé à Saragosse de Potocki, Miquel de Palol propose un roman en neuf journées où

les récits enchâssés se succèdent, se répondent ou s'esquivent, construisant page après page une architecture narrative complexe.

Ce «roman de nouvelles» propose également une introspection de la société contemporaine à la lisière entre Mille et Une Nuits et le dialogue socratique. Multipliant les conteurs et jouant sur la relativité des points de vue, il narre l'histoire de la grande banque Mir, aux prises avec les lois de l'économie mondiale et les luttes de pouvoir intestines. La traduction française du troisième tome de la trilogie, La tête d'Orion, sera disponible à l'automne 2015 et tous les catalans du Nord l'attendent avec impatience.

L'Europe venait de subir une attaque nucléaire. Cela avait commencé en France, en Belgique et en Grande-Bretagne, dont les populations survivantes déferlaient sur la Catalogne en «avalanche sanglante et famélique», jusqu'à ce que Barcelone à son tour fût touché. Le roman de Miquel de Palol paraît d'abord venir s'inscrire dans la veine des «récits d'apocalypse», qui se projettent dans un futur catastrophique pour mieux donner à voir les traits les plus inquiétants

de notre présent. Un territoire d'écriture fréquenté, de ce côté-ci des Pyrénées, entre autres par

James Gressier (la Saint-Sylvestre des barbares), Bertrand Visage (Un vieux

cœur), feu Vincent de Swarte (Le paradis existe) et Michel Houellebecq (la Possibilité d'une île, la Carte et le Territoire). Le narrateur, jeune homme de bonne famille, a échappé à l'hécatombe. Sa mère décide de l'envoyer se mettre à l'abri dans un site discret en haute montagne, lieu d'excellence réservé à des esprits déliés qui pourront en apprécier les trésors artistiques, botaniques et astronomiques, et feront valoir leur art de la conversation. Une manière d'utopie aristocratique qui n'est pas sans rappeler l'univers parfait, érigé en contre-monde, de Michel Rio. Qu'y faire pour ces privilégiés sinon prendre leurs aises, rêver, flirter et se raconter des histoires ?

Neuf jours durant, la petite société, parmi quelques autres activités d'agrément, va entendre une succession de récits d'apparence hétéroclite. Souvenirs personnels, rêves, anecdotes. On parle également affaires, banque, Bourse, profits. On recoupe, on analyse et l'on théorise. La trilogie s'échafaude, selon son auteur, comme un «roman de nouvelles». Principe d'écriture qu'on a rapproché, en Espagne, des Mille et Une Nuits. L'apparement peut apparaître d'autant plus pertinent



qu'il est question ici aussi d'une survie. Non pas celle des rescapés, mais celle d'une... banque catalane qui s'est secrètement trouvée au centre d'une opération financière à l'échelle mondiale. Ces récits aux dehors désaccordés, depuis les plus intimistes jusqu'aux plus politiques, sous des angles différents, restituent en effet des pans d'une même histoire. Dessinant ensemble rien de moins que la cartographie d'un système. Sans oublier les outils, économiques, mathématiques et idéologiques, qui en assurent le maintien. Le tour de force de Miquel de Palol, c'est, pour y parvenir, de recourir aux ressources multiples du romanesque. Avec histoires d'héritage, enlèvement d'enfants, joyau mystérieux. Et même un personnage clé, grand manipulateur de tout cela, dissimulé sous le pseudonyme d'Oméga. En clé de voûte de cet édifice littéraire singulier. Qui ne laisse pas de fasciner.

cf7e65f57e03102b2174fd4ce0a25ee2af2f94cc17e5d3



Le "pitch de la trilogie

Des réfugiés venus de France, de Grande-Bretagne et de Belgique ont envahi la ville: la troisième guerre mondiale dévaste l'Europe. Et maintenant, une alerte atomique jette les habitants sur les routes et sur la mer. Les issues sont bouchées, des troupes de malfaiteurs se livrent au pillage, bientôt concurrencées par l'armée et la police. On ne compte plus les morts – suicides, assassinats, famines, accidents. Dans ce chaos d'apocalypse, un jeune homme de bonne famille parvient à s'échapper. Voiture blindée criblée de balles, hélicoptère, véhicule tout-terrain, il faudra deux jours aux fugitifs pour atteindre leur refuge. Quand cette guerre a-t-elle éclaté? Où? Dans un avenir pas très éloigné qui ressemble à notre présent, mais à une époque où les avions rallient depuis longtemps New York à Paris en une heure et trente-cinq minutes!

Les visions d'horreur, la panique collective laissent aussi parfois la place à une idylle en huis clos. Le voyageur, narrateur sans nom, débarque au pied d'une forteresse, tout près des sommets neigeux (les Pyrénées?), accrochée au bord de l'abîme. Passée la cour austère, il pénètre dans un décor de rêve, un palais des mille et une nuits, un lieu de délices raffinés où l'accueillent des gens beaux, aimables et cultivés. Là, à l'abri du monde en fusion, les convives vont passer le temps à festoyer tout en se racontant des histoires. Il y aura sept journées, des dizaines de récits enchâssés, des départs et des arrivées. Phrixos le fou ne relate que les deux premières de ces journées et la moitié de la troisième. C'est terriblement frustrant, car le lecteur se retrouve pris dans un dédale de fausses pistes, peuplé d'identités trompeuses, obligé, s'il ne lit pas le catalan, d'attendre la publication des deux prochains volumes pour tenter de comprendre qui est ø, la mystérieuse figure absente qui hante les histoires, et quelle est la nature du «bijou», objet de toutes les convoitises, que semble détenir la banque Mir.

Cette banque – son fondateur, ses successeurs, son héritière et ses malversations – est au c?ur de ces

journées. Tous les invités du château ont partie liée avec elle, de plus ou moins près, et il est probable qu'elle ait à voir avec la guerre en cours puisqu'un des thèmes principaux du livre, c'est justement l'emprise de la finance sur le politique et le social. Le jeunot un peu naïf à travers lequel nous suivons ces jeux verbaux est certainement plus impliqué qu'il ne le soupçonne. Miquel de Palol dit de ce premier roman (publié en 1989) qu'il est un remake du Roi Lear, le roi étant le banquier Cros qui sombre dans la démence à la fin de sa vie, sous le regard désolé de sa fille Lluïsa. Mais le cadre où il place les récits de la tragédie fait plutôt penser à un «heptaméron» ou à un château sadien, en version soft. La structure astucieuse, elle, renvoie au Manuscrit trouvé à Saragosse ou à d'autres récits picaresques, à Borges ou à Calvino. Au château, tout semble codé: le merveilleux «jardin des sept crépuscules», réchauffé par une nappe phréatique propice à l'olivier et au palmier; le jeu de la lumière sur les murs, savamment agencé par un architecte subtil (c'est aussi la profession de l'auteur); l'ordonnance des repas; les livres de la bibliothèque et les chefs-d'uvre aux murs; les conversations et les histoires.

Les registres varient: il est question de la haute société espagnole, d'art et d'amour, de politique mondiale et d'argent, de crimes et de pouvoir, d'amitié, de trahison et de vengeance, mais aussi de mathématiques. Et de mythologie, dans un long récit de rêve tombé là par surprise. «Le dénouement d'une histoire conditionne la manière de la raconter, et à moins de tout inventer au fur et à mesure, au commencement le narrateur doit fausser ce qu'il connaît, présenter ce qu'il sait de son histoire comme s'il en ignorait la fin, en se calquant sur l'ignorance des auditeurs», s'inquiète un des narrateurs. Quant au lecteur, il a beaucoup de travail à démêler les fils que l'auteur lui embrouille à plaisir. Pour autant qu'il aime ce genre d'énigme, il passe quelques heures de frissons élégants, délicieux. Paris n'existe plus et la guerre est très loin dans la plaine, à peine perceptible sur les écrans d'ordinateur relégués dans une pièce à part.



Dernier volet du «Jardin des Sept Crépuscules»

La parution en France du premier tome de l'extraordinaire trilogie du Barcelonais Miquel de Palol en 2013, *Le jardin des sept crépuscules*, avait été un choc littéraire et c'est avec impatience que l'on attendait l'épilogue. Souvenez-vous : après un cataclysme nucléaire sur Barcelone, quelques privilégiés se sont retrouvés isolés dans une forteresse de montagne, richement meublée et décorée. Les uns après les autres, les occupants de la forteresse s'appliquent à raconter une histoire dont le point de départ est celle d'un banquier, Elies Mir, et de son héritière, Lluïsa Cros. Ces histoires qui sont chacune comme des nouvelles, s'imbriquent les unes aux autres en une architecture que seul un auteur génial pouvait imaginer. Le dernier tome livre toutes les réponses aux mystères développés dans les deux précédents, mais nous ne vous en dirons rien et il vous faudra attendre encore jusqu'en octobre pour les découvrir...



S. L.

► «Le jardin des Sept Crépuscules» de Miquel de Palol.
Éditions Zulma, 28,50 €



Une centaine de personnages pour une symphonie

**Le jardin
des sept
crépuscules,**
Miquel de Palol,
Zulma,
1 152 pages,
28,50 €



Ce roman est une somme de

romans enchâssés selon une architecture savamment ordonnée. Un vrai tour de force. Une centaine de personnages font vivre de prodigieuses histoires dans une vaste symphonie du suspense : chacune des intrigues se raconte en sept jours et sept nuits avant d'approcher la clef du mystère.



LE JARDIN DES SEPT CREPUSCULES, DE MIQUEL DE PALOL, EST UN CHEF D'OEUVRE

[Stéphane Riand](#) 20 octobre 2018

Le Jardin des Sept Crépuscules, de Miquel de Palol, est un joyau.

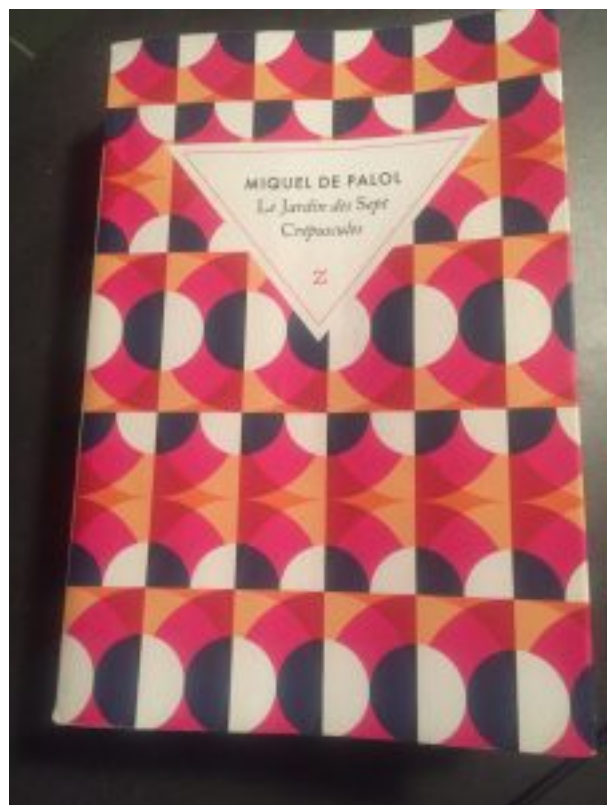
Le grand-père de l'auteur était poète. Son père eût voulu être sculpteur, il ne fut qu'archéologue et professeur de préhistoire à l'université. [Miquel de Palol](#) étudia l'architecture, mais devint poète et écrivain. Tâcher de comprendre le Jardin des Sept Crépuscules sans savoir cette ascendance, ce serait un peu comme entrer dans Homère en croyant que l'Odyssée n'est que la quête d'un père par un fils joué par les dieux.

Miquel de Palol, en poète baroque et déjanté, a construit son roman tel un archéologue plongeant son esprit au plus profond de la terre de ses ancêtres, sculptant avec sa plume et de ses mains, un roman d'architecte dont les fondations sont d'une complexité telle qu'elles laissent le lecteur ébahi d'admiration devant la netteté du découpage et la complexité presque divine, en forme par certains de ses éléments de poupée russe.

Quels sont les romans qui m'ont à jamais marqué ? A cette question surgissent devant moi, avec une force irrépressible, Les Frères Karamazov, Belle du Seigneur et le Rouge et le Noir. Il ne fait nul doute que si j'avais connu dans mon adolescence cet écrivain catalan, il eût accompagné Dostoïevski, Albert Cohen ou Stendhal. Miquel de Palol appartient aux plus grands. Comment s'étonner alors qu'il a reçu le prix Joan Creixell (1989), le prix Crítica Serra d'Or (1990), le prix national de la critique (1990), le prix national de littérature (1990) et le prix Ojo Crítico II Milenio de Radio Nacional de España. Eût-il été espagnol plus que catalan que le Prix Nobel de Littérature lui eût été peut-être attribué bien avant Bob Dylan.

Miquel de Palol a composé ce chef d'oeuvre baroque en s'appuyant sur un immense plan de papier, conservé chez lui, m'a-t-il dit, répertoriant pas moins de 250 personnages. Hallucinant et vrai ! Le lecteur, même très attentif, se perd dans ce labyrinthe de noms, comme si l'auteur avait décidé dès la première ligne d'abandonner en chemin le courageux lecteur qui n'aurait pas été rebuté d'entrée par les 1'150 pages de ce chef d'oeuvre, élégamment traduit en français par François-Michel Durazzo.

Aucun critique, même le plus téméraire, n'osera s'engager sur la voie de la rédaction d'un résumé concis de ce roman. La tâche s'avérerait impossible et vaine. Miquel de Palol est sur la route, en 2016, de la rédaction d'un autre roman. Sa compagne, incitée à découvrir certaines pages, s'est exclamée : « *Mais, Miquel, veux-tu rendre fou le lecteur ?* ». Je n'ai pas bien vu la moue de l'écrivain, mais j'ai pensé que tel, effectivement, pouvait être son intention. Et certains passages du *Jardin des Sept Crépuscules* donne très exactement cette impression, par exemple l'Histoire du dîner chez Virginia Guasch qui provoque une angoisse insolite alors que l'auteur ne décrit qu'un banal repas qui, répété, jette ce trouble immanquablement associé à une angoisse souterraine. La folie guette, elle est là, à nos pieds, nous la sentons, nous l'humons, nous la touchons, et nous voilà, pour un instant, délivré.



Le Jardin des Sept Crépuscules est composé par des conteurs réunis, en pleine guerre mondiale d'aujourd'hui, dans un lieu protégé, Les hôtes passent leurs journées, leurs soirées, à conter des histoires, qu'ils travestissent à l'envi pour tenter, apprend-on, en cours de roman, de retrouver un joyau.

L'auteur n'étant pas sans ressources philosophiques, sans connaissances psychanalytiques, sans références mathématiques ou astronomiques, on devine qu'il a abandonné en cours de route maints indices, détournant, volontairement ou non, son lecteur de cette route victorieuse qui mène au joyau. Quoi d'étonnant alors que le Catalan ait reçu le prix Joan Creixell (1989), le prix Crítica Serra d'Or (1990), le prix national de la critique (1990), le prix national de littérature (1990) et le prix Ojo Crítico II Milenio de Radio Nacional de España.

Le sexe, dans tous ses états, ne pouvait échapper à la sagacité de l'écrivain catalan, dont les connaissances de la psyché humaine malmènent souvent le lecteur dans des zones d'inconfort, de rêves ou de folie, qui détournent celui qui lit du chemin qu'il croyait devoir prendre après avoir été souvent confondu. « En peu de temps, dans ma folie, tous les hommes de la ville avaient couché avec ma femme : amis, inconnus, des centaines, des

milliers d'hommes aux yeux ébahis, disposés à me prêter leur désir pour mon plaisir et pour ma perte. Mon ange était devenu une femme adultère, un monstre de promiscuité et de halètements lubriques. »

Le lecteur marche avec le narrateur, multiple, pour trouver ce joyau, nécessaire *notamment* à la préservation de la paix dans le monde.

Révéler l'impossible serait altérer la beauté du livre, parce que le seul joyau du moment sera cet instant où vous saurez que vous innécessaire parce que vous êtes nécessaire.

Le joyau de Miquel de Palol s'appelle Le Jardin des Sept Crépuscules.

Le début du livre

Barcelone, à la première alerte atomique de son histoire, connut une hécatombe. Indépendamment de la panique et de l'incrédulité, ce qui surprenait le plus ceux qui, comme moi, étant en mesure d'apprécier la situation, était d'avoir vu la vie de la capitale et du pays, son organisation et l'ordre public, le train des habitudes, ce que l'on tient pour des obligations à satisfaire lorsque tout va bien, s'effondrer en à peine deux jours, comme si nous avions vécu sous une immense poche de pus qui n'attend qu'une piqûre pour éclater.

Miquel de Palol sera aujourd'hui à la librairie La Liseuse, à Sion, dès 16 heures, à l'occasion de la sortie du premier livre de Béatrice Riand, « J'aurais préféré Baudelaire heureux ».

Référence : Miquel de Palol, Le Jardin des Sept Crépuscules, Zulma, 2015 (disponible dans toutes les bonnes librairies, notamment à la Liseuse, à Sion, et à la [Librairie Le Baobab](#), à Martigny

Bruxelles News

25 novembre 2015



LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES

La maison d'édition Zulma refuse les jaquettes racoleuses et les photographies de couverture qui induisent forcément le lecteur en erreur. Ce qui importe est la prose de ses auteurs, la qualité de leur écriture et l'efficacité de la narration. Un choix qui en vaut bien d'autres. Miquel de Palol, auteur espagnol d'une soixantaine d'ouvrages, connaît la musique et ne se laisse pas ennuyer par des considérations d'ordre purement esthétiques ou éditoriales. Il écrit de la même manière qu'il respire et échafaude des récits aux mille embranchements. Avec « Le jardin des sept crépuscules », il image un groupe de personnes réunies dans une forteresse luxueuse. Chacun se met à raconter des histoires retorses et cruelles. Avec plus de 1100 pages, une centaine de personnages qui vont et viennent et des références tous azimuts, un index placé en fin de volume aide le lecteur lambda à se situer dans les méandres d'une

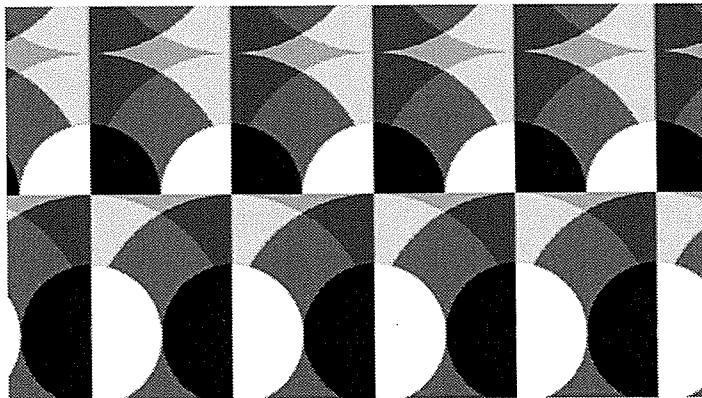
narration tentaculaire, bourrée de chausse-trappes, de suspense et de manipulations. Le soin apporté à l'écriture est aussi éblouissant que l'imagination de l'écrivain, capable d'évoluer au sein d'une pareille construction romanesque.

Ed. Zulma – 1134 pages

Georgie Bartholomé

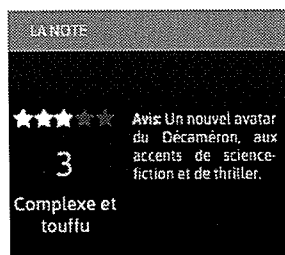
small THINGS

23 octobre 2015



Le Jardin des Sept Crépuscules – Miquel de Palol

POST-TRAFIC, LE 20 OCTOBRE 2015 À 10H00, LES VIBRONS, 15 AVENUE DE LA POSTE 75011 PARIS



Le Jardin des Sept Crépuscules, énorme roman de mille pages et quelques, est en réalité une trilogie, précédemment parue en plusieurs livres chez Zulma, qui a décidé de rééditer le tout début octobre en un seul volume, à l'occasion de

la parution du troisième tome – si je ne me trompe pas.

Cela revient à faire un sacrément gros morceau à avaler, et à transbahuter dans son sac. Le récit du *Jardin des Sept Crépuscules*, dense et touffu, est à l'image du pavé physique : des descriptions, des intrigues aussi fines que les pages du livre, et dont les méandres livrent des relents de fantaisie, de thriller, de grivoiserie... qui finissent par donner son poids de mots au livre. On s'y perd, avec volupté ou avec confusion, au choix.



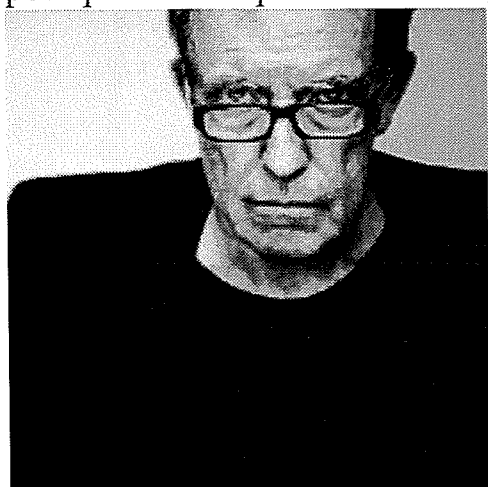
Le postulat de départ est le suivant : suite à une attaque nucléaire sur Barcelone lançant la Troisième guerre mondiale, le narrateur et quelques personnes de la

haute société de Barcelone se réfugient, grâce à son propriétaire, protecteur apparemment désintéressé, à l'Avalon, château isolé dans les montagnes, fortifié et invraisemblablement luxueux. Ils y passent le temps en se racontant des histoires pendant sept jours et sept nuits, qui éclairent peu à peu le lecteur sur les dessous du chaos environnant.

Rapidement, on éprouve un sentiment de malaise et de flou insidieux face au déroulement de ces histoires multiples qui partent de la saga de la banque Mir et de son héritière, Lluïsa Cros. La succession des narrateurs, l'imbrication de plusieurs récits les uns dans les autres, comme autant de parenthèses ouvertes jusqu'à ce qu'on ne sache plus laquelle fermer en premier, et les détours interminables des histoires relatées elles mêmes, concourent à créer devant nos yeux de lecteurs un roman très complexe et recherché, à clefs et à intrigues en tiroir, équivalent littéraire des splendeurs, des circonvolutions et des extravagances du château d'Avalon.

Ils créent également une atmosphère de confusion orchestrée, comme si le récit se faisait manipulateur du lecteur. Les mêmes protagonistes réapparaissent, souvent avec des noms d'emprunt, d'histoire en histoire et de narrateur en narrateur, chacun d'entre eux donnant une version différente de la réalité. Et le narrateur premier, en soulignant le regard fourbe ou l'air innocent (et donc présumé faux) de tel ou tel personnage, nous fait également douter des intentions des autres narrateurs.

Cette remise en cause perpétuelle de la sincérité des personnages et de la véracité des histoires nous renvoie, en miroir, à notre propre position de lecteur vis-à-vis du récit, de ce dispositif : à quel personnage, à quel récit prêter foi ? et pourquoi ? Pourquoi les écouter, d'ailleurs, s'ils sont tous biaisés ?



Miquel de Palol

Le Jardin des Sept Crépuscules fonctionne sur le principe de cette mise en miroir et de ce piège de la fiction. Les personnages sont pris dans l'engrenage d'écouter et de raconter des histoires, le lecteur dans celui de les lire toutes. Comme les personnages, le lecteur réalise qu'il est mû par un double ressort : le plaisir d'écouter les histoires et la suspicion à l'égard de leur véracité et des intentions du narrateur, qui le pousse à décortiquer chaque histoire et tenter d'y

trouver une cohérence, une véracité à laquelle il veut croire, mais qui ne peut pas exister, puisqu'il s'agit d'une histoire montée de toutes pièces, qu'il a acceptée comme telle, choisi de croire, par une suspension volontaire de son incrédulité comme on l'appelle en narratologie, c'est-à-dire une opération mentale consistant à mettre de côté son scepticisme durant sa lecture du récit fictionnel. Cette opération est essentielle, car sans elle, il est impossible d'entrer dans le récit et de se laisser porter par l'histoire, donc d'entrer dans son univers et d'y prendre du plaisir. Le lecteur est donc pris au piège de son propre statut, inextricablement emmêlé dans les enchâssements du récit, et la volonté de comprendre où va déboucher ce piège, sans en avoir la moindre idée.

Cela aboutit à l'idée que la réalité, notre réalité concrète, notre vie telle que nous la vivons, nos croyances, nos principes, ne serait qu'une question de point de vue, le nôtre, qui serait biaisé car subjectif, et surtout imaginaire ; et qu'elle serait perpétuellement englobée, modifiée, déformée, par l'imaginaire de quelqu'un d'autre dans lequel elle évoluerait tout entière. Ce quelqu'un d'autre pouvant être une personne que nous croisons régulièrement, comme l'un des personnages du livre, ou un demiurge inconnu et aux intentions peut-être douteuses, comme l'auteur du livre. Perspective qui sera réjouissante ou inquiétante aux yeux du lecteur, c'est selon. *Le Jardin des Sept Crépuscules* a en tout cas le mérite d'être stylistiquement à la hauteur de ses ambitions et de relever le défi qu'il s'est donné : créer un univers qui fera douter le lecteur de sa propre réalité !

TÊTE DE LECTURE

chroniques en partage

22 mai 2016

Parfois, pour qualifier un roman hors norme, on a recours à des termes bien peu littéraires. A l'issue des 1 152 pages du premier roman de Miquel de Palol paru à l'origine en 1989, *Le Jardin des sept crépuscules*, on pourrait choisir « tentaculaire », un roman tentaculaire. Il faudrait pourtant avouer une offense à l'ordre des céphalopodes puisque chaque tentacule doit s'imaginer ici ramifié en plusieurs autres de nombre inégal. On pourrait dès lors parler de monstre, si le terme de roman monstrueux n'était bien trop péjoratif pour présenter une œuvre aussi dense et maîtrisée.

A l'exemple de Bocace, Marguerite de Navarre puis Jan Potocki, Miquel de Palol rassemble ses protagonistes dans un lieu isolé. Ils fuient Barcelone et rien moins qu'une guerre atomique, trouvant refuge dans un palace accroché au flan de la montagne. Ils appartiennent à la haute société : riches et puissants, très puissants même, ils font partie de la finance mondiale, d'organismes internationaux plus ou moins officiels. Pour passer le temps, ils se racontent des histoires, une seule et même histoire en fait, celle de la banque Mir.

Le sujet est *a priori* peu littéraire. Un vieux banquier, Elies Mir, réunit ses collaborateurs et leur pose la question piège qui devra les départager. Des trois, un est mis de côté, Alexis Cros. Les deux autres, Julian Flint et Toni Colom héritent donc du vieux de son vivant et profitent bien pendant quelques années. Le temps de faire couler la banque et de placer le vieux dans un hospice. Sur ce, retour d'Alexis Cros qui renfloue la banque et fait sortir Mir de son trou, éperdu de reconnaissance. Ce sera désormais la banque Cros, qui passera à sa fille et unique héritière, Lluïsa. Convoitée par Robert Colom, héritier de Toni. Car Lluïsa Cros vaut cher, très cher, plus que la banque car il semblerait que ce que bien des gens convoitent ne soit pas la banque mais un certain joyau, de nature bien indéfinie.

Dans un premier temps, il semble que tous ces gens réunis parlent pour le seul plaisir de la conversation. Comme ils apprécient l'art, la gastronomie et le sexe, la conversation est un plaisir qu'ils manient avec raffinement et à plusieurs. Tout ça se complexifie assez rapidement : l'histoire de la banque Mir donne lieu à d'autres histoires dans lesquelles d'autres narrateurs racontent d'autres histoires. Il y a jusqu'à neuf niveaux d'histoires enchâssées. Autant dire qu'arrivé à un tel degré d'imbrication, il est impossible de remonter au débotté toute la lignée des narrateurs.

Complexité de la narration donc. Mais aussi complexité de l'histoire elle-même, qui s'avère bientôt avoir des conséquences dans la vie même des personnages et dans l'Histoire en cours, celle de la guerre qui a lieu à l'extérieur.

Car *Le Jardin des sept crépuscules* est une vaste machination visant à bousculer le lecteur dans ses certitudes de lecteur. A l'interroger sur ce qu'il lit, qu'il croit acquis. Il va, incrédule, du héros chromosomatique à la secte dont les membres imaginent pour se distraire de se tuer les uns les autres jusqu'au dernier, en passant par trois amis transformés en champignons (nouvelle de trois pages d'apparence grotesque qui se situe en fait au centre exact de la trilogie). On croise un frère et une soeur qui font de mauvaises blagues au téléphone, deux amis qui s'amusent à faire tomber des patates sur les passants... mais pourquoi, s'interroge le lecteur, pourquoi me raconte-t-on tout ça ? Quand le lecteur se croit définitivement submergé, il se rend tout à coup compte qu'un des narrateurs est en train de raconter lui aussi l'histoire de certains protagonistes de la banque Mir mais sous pseudonymes ! Et c'est de plus en plus émerveillé qu'il comprendra plus loin que les rêves de certains personnages sont la réalité d'un autre...

Il n'y a jamais de lecture innocente d'aucune histoire, mon ami

Non aucune histoire du *Jardin des sept crépuscules* n'est innocente. Ce livre est une architecture, une oeuvre monumentale qui s'inscrit physiquement dans l'organisation du jardin du crépuscule surplombant la demeure. Les arbres y sont plantés de façon à correspondre aux étoiles de la constellation d'Orion et à un narrateur.

Toutes ces histoires n'en forment qu'une. Racontée, recacontée, répétée, déformée, complétée, l'histoire et ses multiples versions ou avatars poussent le héros narrateur à s'interroger. Car il y a un « je » dont on ne saura jamais le nom, et pour cause : lui-même ne sait pas qui il est et va le découvrir à l'issue du séjour. Peut-être. En tout cas, chacun des narrateurs lui donne les moyens de chercher sa propre identité.

La quête est sans fin, bien que nécessaire. Ce que le lecteur veut savoir, en tant que lecteur d'une intrigue, restera caché : quelle est la nature du joyau, qui est Ω , celui qui semble tirer toutes les ficelles de l'histoire de la banque Mir ? Est-il nécessaire de le savoir ? Doit-on réduire un roman à une histoire ?

... l'erreur grossière qu'on avait fini par commettre : résumer, choisir, réduire tous ces éléments à un résultat, simplifier la diversité, choses qui empêchent toute approche d'une réalité qui, justement, ne s'exprime que dans l'accumulation et dans la confusion.

Une telle richesse engendre des frustrations et demande des efforts. Mais chaque lecture, chaque recherche de sens procure une joie supplémentaire. Il n'y a qu'à chercher à comprendre : réfléchir est la bonne démarche, le sens peut ensuite être différent selon le lecteur. Car bien sûr, il y a dans *Le Jardin des sept crépuscules* autant de sens que de lectures, et tous ces narrateurs ne pourraient au final représenter qu'un lecteur...

Le Jardin des sept crépuscules

Miquel de Palol traduit du catalan par François-Michel Durazzo
Zulma, 2015
ISBN : 978-2-84304-749-7 – 1 152 pages – 28,50 €

Le Monde

Vendredi 22 mars 2013

Vertiges de l'imaginaire

« Phrixos le fou » ouvre en beauté une affolante trilogie romanesque de Miquel de Palol

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Premier volet d'une trilogie, *Le Jardin des sept crépuscules*, parue à Barcelone en 1989 et traduite en castillan dès 1992, *Phrixos le fou*, de Miquel de Palol, part enfin à la conquête du lectorat francophone. Fresque titanesque – on a, sitôt sa publication, évoqué un « hyper-roman » –, ce jeu de l'esprit et des narrations emboîtées est d'une poésie et d'une architecture qui dévoilent les autres pratiques du romancier catalan. Il peut sans rougir se réclamer d'une ascendance prestigieuse.

Qu'on en juge : reprenant l'argument apocalyptique du *Décameron* de Boccace – dix Florentins fuient la peste qui ravage leur cité et trouvent un havre hors du monde où un « délectable jardin » semble ressusciter l'Eden –,

Palol embarque le lecteur à la suite de son narrateur dans une pérégrination déroutante.

Barcelone paralysée par l'anarchie qui règne sur la ville au lendemain d'une attaque nucléaire, le jeune homme trouve refuge dans une forteresse tapie sur des hauteurs escarpées quasi inaccessibles, où d'autres convives attendent on ne sait quelle issue. Le luxe de l'endroit, la magie d'un lieu où les conditions climatiques elles-mêmes échappent à toute logique, autorisant le mystérieux miracle d'un jardin aux essences improbables, définissent le cadre idéal pour ces longues confidences qui, entrecroisées, tissent un même récit, sans cesse complété, amendé ou précisé, par les hôtes du manoir invisible.

Découpé en sept journées – soit autant que l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, dont les protagonistes attendent, dans une abbaye isolée par un orage, la restauration d'un pont –, *Le Jardin des sept crépuscules* est rythmé par les longs récits et les rares divagations dans le site perché, et réin-

vente ainsi toutes les pistes romanesques, de la fable au conte fantastique, du roman policier au portrait psychologique.

Vérités et chimères

Tout tourne autour d'une banque d'affaires dont le fondateur, Elies Mir, tel le Lear de Shakespeare, a sans discernement laissé les rênes aux moins fiables de ses vice-présidents. Le sort fit du mal loti, Alexis Cros, le sauveur de l'institution. Mais les rivalités s'avèrent inextinguibles et les ombres tenaces. Des malheurs de la belle héritière Lluïsa aux malversations financières et luttes pour le pouvoir, chaque convive tresse le lien ténu qui unit les compagnons de fortune, abandonnés sur le même récif soustrait à la tempête commune.

Grâce aux nuances de la petite communauté de *happy few* qu'il a réunie, Miquel de Palol s'autorise tous les paris narratifs. Et là où l'écrivain et philosophe Italo Calvino, dans *Le Château des destins croisés* (Seuil, 1985), laissait aux lames d'un jeu de cartes le soin de

porter le discours et de nouer le dialogue, le Catalan, par le pari inverse – celui de Boccace, Chaucer et d'autres classiques – joue de la même palette où le niveau allégorique et symbolique travestit le récit en conte sans fin. Palimpseste qui se joue de la chute morale, escamote le dénouement promis, pour ne privilégier que le vertige de l'imaginaire jamais en repos, *Le Jardin des sept crépuscules* pressent que toute vérité absolue est une chimère.

En nous abandonnant au cœur de la troisième journée, *Phrixos le fou*, volet initial, ne frustre pas. Mais il rend impatient de lire la fin du grand œuvre. Les deux volets suivants, *A bord du Googol* et *La Tête d'Orion*, sont attendus pour l'automne et pour 2014. ■

PHRIXOS LE FOU. LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES I
(*Phrixos el boig. El jardí dels set crepuscles*),
de Miquel de Palol,
traduit du catalan
par François-Michel Durazzo,
Zulma, 336 p., 22,50 €.

Miquel de Palol Un roman gigogne

Ce premier volume de la trilogie le Jardin des sept crépuscules a paru en 1989 en catalan et trois ans plus tard en castillan. Il a fallu l'initiative d'un petit éditeur avisé et d'un traducteur de talent pour que l'on puisse enfin découvrir en français cette oeuvre majeure du prolifique écrivain barcelonais. Miquel de Palol, né en 1953, est l'auteur d'une soixantaine de livres. Poésies, romans, nouvelles et essais. Fils d'un archéologue et petit-fils d'un poète et écrivain, cet architecte de formation a d'abord pratiqué la poésie. Son imagination vive et son savoir-faire architectonique se sont ici conjugués, pour donner naissance à un texte à la fois rigoureux dans sa masse et foisonnant dans son détail. L'Europe venait de subir une attaque nucléaire. Cela avait commencé en France, en Belgique et en Grande-Bretagne, dont les populations survivantes déferlaient sur la Catalogne en « avalanche sanglante et famélique », jusqu'à ce que Barcelone à son tour fût touché. Le roman de Miquel de Palol paraît d'abord venir s'inscrire dans la veine des « récits d'apocalypse », qui se projettent dans un futur catastrophique pour mieux donner à voir les traits les plus inquiétants de notre présent. Un territoire d'écriture fréquenté, de ce côté-ci des Pyrénées, entre autres par James Gressier (la Saint-Sylvestre des barbares), Bertrand Visage (Un vieux coeur), feu Vincent de Swarte (Le paradis existe) et Michel Houellebecq (la Possibilité d'une île, la Carte et le Territoire). Le narrateur, jeune homme de bonne famille, a réchappé à l'hécatombe. Sa mère décide de l'envoyer se mettre à l'abri dans un site discret en haute montagne, lieu d'excellence réservé à des esprits déliés qui pourront en apprécier les trésors artistiques, botaniques et gastronomiques, et feront valoir leur art de la conversation. Une manière d'utopie aristocratique qui n'est pas sans rappeler l'univers parfait, érigé en contre-monde, de Michel Rio. Qu'y faire pour ces privilégiés sinon prendre leurs aises, rêver, flirter et se raconter des histoires ? Trois jours durant, la petite société, parmi quelques autres activités d'agrément, va entendre une succession de récits d'apparence hétéroclite. Souvenirs personnels, rêves, anecdotes. On parle également affaires, banque, Bourse, profits. On recoupe, on analyse et l'on théorise. Le livre s'échafaude, selon son auteur, comme un « roman de nouvelles ». Principe d'écriture qu'on a rapproché, en Espagne, des Mille et Une Nuits. L'apparement peut apparaître d'autant plus pertinent qu'il est question ici aussi d'une survie. Non pas celle des rescapés, mais celle d'une... banque catalane qui s'est secrètement trouvée au centre d'une opération financière à l'échelle mondiale. Ces récits aux dehors désaccordés, depuis les plus intimistes jusqu'aux plus politiques, sous des angles différents, restituent en effet des pans d'une même histoire. Dessinant ensemble rien de moins que la cartographie d'un système. Sans oublier les outils, économiques, mathématiques et idéologiques, qui en assurent le maintien. Le tour de force de Miquel de Palol, c'est, pour y parvenir, de recourir aux ressources multiples du romanesque. Avec histoires d'héritage, enlèvement d'enfants, joyau mystérieux. Et même un personnage clé, grand manipulateur de tout cela, dissimulé sous le pseudonyme d'Oméga. En clé de voûte de cet édifice littéraire singulier. Qui ne laisse pas de fasciner. Jean-Claude Lebrun

Phrixos le fou, de Miquel de Palol. Traduit du catalan par François-Michel Durazzo. Éditions Zulma, 336 pages, 22,50 euros.

Samedi 6 Avril 2013

A Barcelone règne la panique. Une attaque atomique a lieu. «Phrixos le fou» est enfin traduit

Le premier volume du «Jardin des sept crépuscules» du Catalan Miquel de Palol met en marche une astucieuse machine à récits qui laisse le lecteur en attente de la suite

Par Isabelle Rüf



ROMAN

Miquel de Palol

Le Jardin des sept crépuscules (vol. 1): Phrixos le fou

Traduit du catalan

par François-Michel Durazzo

Zulma, 336 p.

★★★★

A Barcelone règne la panique. Des réfugiés venus de France, de Grande-Bretagne et de Belgique ont envahi la ville: la troisième guerre mondiale dévaste l'Europe. Et maintenant, une alerte atomique jette les habitants sur les routes et sur la mer. Les issues sont bouchées, des troupes de malfaiteurs se livrent au pillage, bientôt concurrencées par l'armée et la police. On ne compte plus les morts – suicides, assassinats, famines, accidents. Dans ce chaos d'apocalypse, un jeune homme de bonne famille parvient à s'échapper. Voiture blindée criblée de balles, hélicoptère, véhicule tout-terrain, il faudra deux jours aux fuyitifs pour atteindre leur refuge. Ainsi commence le premier volume du *Jardin des sept crépuscules*, une trilogie dont Zulma vient de publier le premier volume, *Phrixos le fou*. Quand cette guerre a-t-elle éclaté? Où? Dans un avenir pas très éloigné qui ressemble à notre présent, mais à une époque où les avions rallient depuis longtemps New York à Paris en une heure et trente-cinq minutes!

Au bout de vingt pages, les visions d'horreur, la panique collective laissent la place à une idylle en huis clos. Le voyageur, narrateur sans nom, débarque au pied d'une forteresse, tout près des sommets neigeux (les Pyrénées?), accrochée au bord de l'abîme. Passée la cour austère, il pénètre dans un décor de rêve, un palais des mille et une nuits, un lieu de délices raffinés où l'accueillent des gens beaux, aimables et cultivés. Là, à l'abri du monde en fusion, les convives vont passer le temps à festoyer tout en se racontant des histoires. Il y aura sept journées, des dizaines de récits enchâssés, des départs et des arrivées. *Phrixos le fou* ne relate que les deux premières de ces journées et la moitié de la troisième. C'est terriblement frustrant, car le lecteur se retrouve pris dans un dédale de fausses pistes, peuplé d'identités trompeuses, obligé, s'il ne lit pas le catalan, d'attendre la publication des deux prochains volumes pour tenter de comprendre qui est Ω, la mystérieuse figure absente qui hante les histoires, et quelle est la nature du «bijou», objet de toutes les convoitises, que semble détenir la banque Mir.

Cette banque – son fondateur, ses successeurs, son héritière et ses malversations – est au cœur de ces journées. Tous les invités du château ont partie liée avec elle, de plus ou moins près, et il est probable qu'elle ait à voir avec la guerre en cours puisqu'un des thèmes principaux du livre, c'est justement l'emprise de la finance sur le politique et le social. Le jeune homme un peu naïf à travers lequel nous suivons ces jeux verbaux est certainement plus impliqué qu'il ne le soupçonne. Miquel de Palol dit de ce premier roman (publié en 1989) qu'il est un remake du *Roi Lear*, le roi étant le banquier

Miquel de Palol

Cité sur le blog «Rebuts de presse»

«Nous vivons une ère
de nouvelle féodalité
dans laquelle les
gouvernements ne sont
plus que de simples
administrateurs»

Cros qui sombre dans la démence à la fin de sa vie, sous le regard désolé de sa fille Lluïsa. Mais le cadre où il place les récits de la tragédie fait plutôt penser à un «heptaméron» ou à un château sadien, en version soft. La structure astucieuse, elle, renvoie au *Manuscrit trouvé à Saragosse* ou à d'autres récits picaresques, à Borges ou à Calvino. Au château, tout semble codé: le merveilleux «jardin des sept crépuscules», réchauffé par une nappes phrétiques propice à l'olivier et au palmier; le jeu de la lumière sur les murs, savamment agencé par un architecte subtil (c'est aussi la profession de l'auteur); l'ordonnance des repas; les livres de la bibliothèque et les chefs-d'œuvre aux murs; les conversations et les histoires.

Les registres varient: il est question de la haute société espagnole, d'art et d'amour, de politique mondiale et d'argent, de crimes et de pouvoir, d'amitié, de trahison et de vengeance, mais aussi de mathématiques. Et de

mythologie, dans un long récit de rêve tombé là par surprise. «Le dénouement d'une histoire conditionne la manière de la raconter, et à moins de tout inventer au fur et à mesure, au commencement le narrateur doit fausser ce qu'il connaît, présenter ce qu'il sait de son histoire comme s'il en ignorait la fin, en se calquant sur l'ignorance des auditeurs», s'inquiète un des narrateurs. Quant au lecteur, il a beaucoup de travail à démêler les fils que l'auteur lui embrouille à plaisir. Pour autant qu'il aime ce genre d'énigme, il passe quelques heures de frissons élégants, délicieux. Paris n'existe plus et la guerre est très loin dans la plaine, à peine perceptible sur les écrans d'ordinateur relégués dans une pièce à part. Quant au jeune benêt, espérons qu'un dieu lui enverra un mouton doré et ailé, comme Zeus le fit pour Phrixos, afin que, nouveau Candide, il puisse fuir cet eldorado voluptueux mais étouffant.

LE MATRICULE DES ANGES

Avril 2013

Fiction à crédit

Les grandeurs et déboires
d'une grande banque catalane
et mondiale au travers d'un
roman visionnaire aux récits
emboîtés.

Il faut toujours une raison puissante, plus ou moins plausible et fantastique, pour qu'un groupe d'amis trouve en un lieu écarté le loisir d'alterner les plaisirs de la narration et de l'écoute passionnée. Après la peste florentine du *Décameron* de Boccace au XIV^e, Miquel de Palol (né en 1953) choisit en sa réécriture contemporaine une guerre nucléaire.

Le prologue narre le parcours d'un jeune homme de la meilleure société de Barcelone, emmené en secret jusque dans un imprenable château juché sur une montagne. Le luxe du lieu, des chambres, des victuailles, des œuvres d'art nombreuses, d'un incroyable jardin, semble une invention surréaliste apaisée. C'est là que quelques élus, rares gens de pouvoir, vont se livrer à l'art du récit pour dessiner des destinées et brosser un tableau du monde des affaires, quand « *une malédiction semblait peser sur la banque Mir* ». Les générations se succèdent autour de la famille Cros, parfois en des histoires emboîtées, des personnalités sont récurrentes, au travers de la fortune et des aléas de l'établissement bancaire, de la succession des bons et mauvais dirigeants, du « *nœud* » financier et politique, des haines et des amours qui visent autant la beauté des corps et des esprits que celle de l'argent et du pouvoir.

Des moments forts marquent ce roman polymorphe : cette femme courtisée par un amant monstrueux, puis délaissée, avant de voir ses enfants enlevés ; ce garçon abandonné, délinquant patenté avide qui « *voyait dans la science et la culture des armes formidables qui pouvaient le sortir de l'indigence* », et recueilli par Ficin pour devenir un des leviers de l'empire bancaire ; le vol d'un joyau...

Peu à peu, l'ambition prend forme : « *rendre l'inconscient universel, socialiser la mémoire* ». Le vaste roman de société satirique, où « *la capacité de jouer avec les*

utopies semblait en berne », se penche sur sa propre construction, sur la dimension éthique dans les manières de gérer une banque ou les rapports humains, y compris au moyen d'une fine pénétration psychologique. L'entrelacement des nouvelles permet alors au projet presque balzacien de se doubler des séductions romanesques de l'aventure et des passions politiques, entraînant la sensation de toujours demeurer auprès d'un nouveau suspense. Comme en un roman feuilleton à la Dumas, en un savant dosage de narration classique et de romantisme, d'apologues, de contes fantastiques, d'enquêtes policières et fiscales, ce premier volet du *Jardin des sept crépuscules*, qui compte trois « *jours* », ne nous lâche plus, « *sorte de réserve philosophique qui pourrait aider, le cas échéant, à sortir de la dépression* ». Sans compter les intrigues initiées entre les sept narrateurs aux points de vue divers, leurs sages entretiens sur l'art et l'argent, la poésie et l'amour...

On s'irriterait en vain contre le trop de beauté du château, contre l'artifice qui permet les histoires... Ce livre emporte sans regret son lecteur dans un festival de narration fabuleux, au point de désespérer, une fois lu ce premier volet, de ne pouvoir se jeter sur les deux volumes suivants, hélas pas encore traduits, pour dévorer sa belle langue à belles dents.

Le Phrixos du titre est-il une image du narrateur ? Fuyant sa belle-mère, « *à cheval sur le mouton aux cornes torsadées qui l'avait sauvé du sacrifice à Zeus* », il est finalement accueilli en Colchide, pays qui serait une version mythique du château où se trouve un tableau ornant la chambre du jeune homme. Ce pays est également, après les fameux *Mystères de Paris* d'Eugène Sue au XIX^e, celui des mystères de Barcelone et des rouages secrets de la finance mondiale. Quant à l'auteur, père d'une soixantaine de titres chez nous inédits, entre poésie et essais, il semble pouvoir tenir à bout de bras et de clavier rien moins que de plus réalistes *Mille et une nuits*...

Thierry Guinhut

PHRIXIOS LE FOU

DE MIQUEL DE PALOL

Traduit du catalan par François-Michel Durazzo,
Zulma, 336 pages, 22,50 €

22 février 2013

7 MARS > ROMAN Espagne

Décaméron postmoderne

A l'instar du chef-d'œuvre de Boccace, le romancier et poète catalan **Miquel de Palol** imagine un refuge à l'abri d'une attaque nucléaire où un cercle élégant se raconte des histoires.



Un conflit nucléaire a éclaté. Alerte atomique sur Barcelone, dans la capitale catalane déjà ravagée par les bombardements, c'est l'écroulement. Le narrateur du *Jardin des sept crépuscules* de Miquel de Palol prend la fuite vers un refuge de haute montagne bâti par Pierre Gimellion, un vieil ami de la famille. Le contraste ne pourrait être plus grand entre le spectacle de désolation et de mort que le héros vient de quitter et cette ambiance de vie de château qu'il intègre. La demeure de l'amphitryon est faite de marbre et de bois précieux, peuplée de toiles de maîtres, entourée de jardins aux panoramas vertigineux. Ses hôtes partagent une table des plus raffinées, émaillée de badinages spirituels. Loin de la catastrophe qui touche le commun des mortels, ce cercle élégant échange des anecdotes pour chasser l'ennui. Le cadre de la magistrale trilogie de Miquel de Palol dont ce *Phrixos le fou* constitue le premier tome, est posé. Le protocole est clairement emprunté au *Décameron* de Boccace, où dix jeunes gens fuyant la peste à Florence se rendent



Miquel de Palol

à la campagne et se distraient en se contant chaque journée des histoires. Mais c'est avec une ingéniosité toute postmoderne que le romancier et poète catalan, né en 1953, plonge ces exilés du désastre dans une atmosphère de suspense gothique et de dédales borgesiens. Plutôt qu'une ronde de fables grivoises, Palol nous sert un enchaînement de récits en miroir.

Lorsqu'il arrive au refuge, le narrateur reconnaît un de ses amis d'enfance, Simon, qui lui présente les invités. Parmi lesquels : un ex-diplomate et son épouse ; le célèbre économiste Andreas Rodin ; un « Anglo-Saxon automnal », Randolph Carter, et sa compagne Gertrudis, à l'expression douce-amère de la Vénus de Botticelli ; Emilia, autre créature à la beauté fatale... Le premier récit de la journée est l'histoire de la banque Mir. A l'instar du roi Lear, Elies Mir entend abdiquer en faveur de l'un de ses trois vice-présidents. Il leur

pose au préalable une question sur le sens de l'argent : le langage universel de l'harmonie planétaire, d'après Julian Flint ; selon Toni Colom, sans être une fin en soi, la voie du bonheur ; et, pour Alexis Cros, la preuve de l'expulsion du Paradis et le moindre des maux. Ce dernier fâché à mort le vieux banquier, mais comme dans le drame shakespearien l'apparent ingrat n'est pas le plus mauvais... Cette saga financière devient la souche d'arborescences narratives relatées par chacun des convives. Lluïsa Cros, fille d'Alexis et finalement héritière de la banque Mir, épouse le dauphin du clan ennemi, Robert Colom ; leurs enfants sont kidnappés ; et à la mort de Lluïsa, le mystère ne cesse de s'épaissir : l'un des exécuteurs testamentaires n'est connu que sous le signe O ; il est question d'un joyau disparu... Si, dans ce labyrinthe de fictions, on a parfois le sentiment de perdre le fil d'Ariane de la progression, rien d'anormal. Il faut juste se laisser porter par l'ivresse d'une écriture tout en arabesques et goûter comme chez Musil ou du Côté de Guermantes ces apartés sur la vie et le monde qui font le sel de la vraie littérature. **SEAN J. ROSE**

Miquel de Palol
Phrixos le fou.
Le jardin des sept crépuscules, t. 1

ZULMA

TRADUIT DU CATALAN PAR

FRANÇOIS MICHEL (BAGGOT)

BRETEL - 3 000 FR.

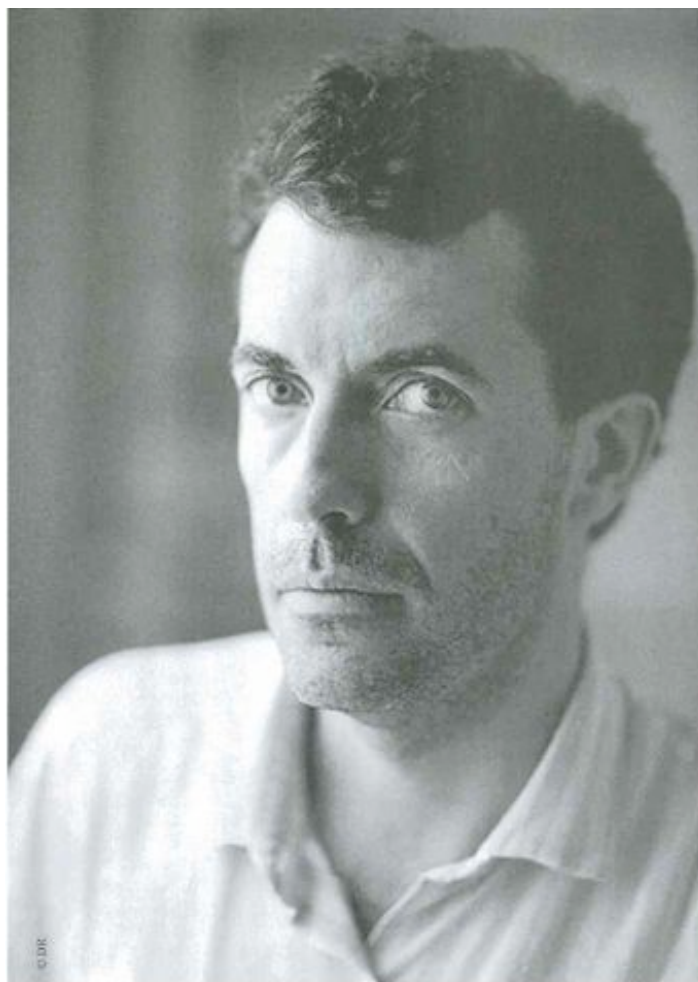
PREL : 24 10/030 - 2000 21

ISBN : 978-2-81304-060-3

SOMME : 7 MARS



Mars 2013



MIQUEL DE PALOL

Agapes post-atomiques

Culte en Espagne, Miquel de Palol arrive enfin en France avec son ambitieux *Phryxos le fou*. Un *Décameron* barcelonais post-apocalyptique, à l'imaginaire démesuré.

PAR ARIANE SINGER

de luxe. Toiles de maîtres aux murs, somptuosité des décors, raffinement extrême de chaque pièce, magnificence des repas (ou plutôt des agapes)... En prolongement de cet antre hors du temps, dont l'auteur décrit le faste avec le soin méticuleux d'un Huysmans peignant la thébaïde de des Esseintes, le Jardin des sept crépuscules constitue une autre perle, avec son architecture bien pensée, ses espèces d'arbres dont la présence défie les lois de la nature...

Un suspens haletant

Si cette atmosphère irréelle, mais néanmoins très visuelle, évoque *Le Décameron* de Boccace (dix jeunes gens fuyant l'épidémie de peste à Florence trouvent refuge dans un Eden, situé sur une petite montagne), un autre procédé y fait explicitement référence : de la même façon que les héros de Boccace se racontent des histoires, l'ensemble des réfugiés de Palol, vont, au cours des trois jours passés ensemble, convoquer des récits sur le monde qu'ils viennent de fuir. Avec un suspense maîtrisé, les sept hôtes et invités y racontent tour à tour des épisodes passionnants : on y parle d'une grande banque, dont le contrôle suscite toutes les convoitises ; mais aussi d'un jeune voyou, sauvé de la rue par un homme bien né ; d'un joyau fabuleux ou encore d'un mystérieux Ω , un personnage très puissant, qui tire les ficelles de l'intrigue. Emboîté l'un dans l'autre, à la manière de poupées russes, chaque récit en appelle un autre, introduit avec brio des personnages et des mystères qui se prolongent au fur et à mesure que se déroule le récit général. Au cœur de cet ensemble, qui rappelle également le procédé des *Mille et Une Nuits*, ou du *Comte Lucanor*, œuvre espagnole médiévale de Juan Manuel, Miquel de Palol laisse la place à des respirations : de petits contes philosophiques qui questionnent chacun des thèmes fondamentaux, comme la responsabilité de chaque individu vis-à-vis de la société, les travers de la propriété, ou la soif de pouvoir, et qui répondent comme en écho aux différents épisodes narratifs. A l'instar du jeune garçon, qui assiste intrigué à la peinture en fragments d'un monde qui n'est peut-être déjà plus, on se laisse conter, désorienter, bousculer, encore impuissants à voir avec netteté s'imbriquer les pièces de ce puzzle énigmatique.

C'est un étrange et fascinant objet littéraire publié à l'occasion de la mise à l'honneur de Barcelone au salon du livre de Paris. Paru en 1989 en Espagne, où il fait figure de classique, *Le Jardin des sept crépuscules*, envoûtant roman du Catalan Miquel de Palol, est enfin traduit en français. Premier des trois volets de cette somme (un millier de pages), *Phryxos le Fou* donne le ton de cette œuvre inclassable, qui emprunte à de nombreux genres littéraires : science-fiction, roman d'aventure, roman policier, satire sociale, conte fantastique ou philosophique.

Nous sommes à une époque indéfinie. Une guerre nucléaire a détruit Barcelone, comme bon nombre de capitales européennes. Pour échapper au chaos, un jeune garçon est envoyé par sa mère dans un refuge de haute montagne : non pas un chalet de fortune, mais une sorte de château-forteresse, où un groupe d'exilés issus de la haute bourgeoisie est, comme lui, venu s'abriter. A mille lieues du dénuement dans lequel se trouve maintenant la capitale catalane, ce palais frappe par sa débauche

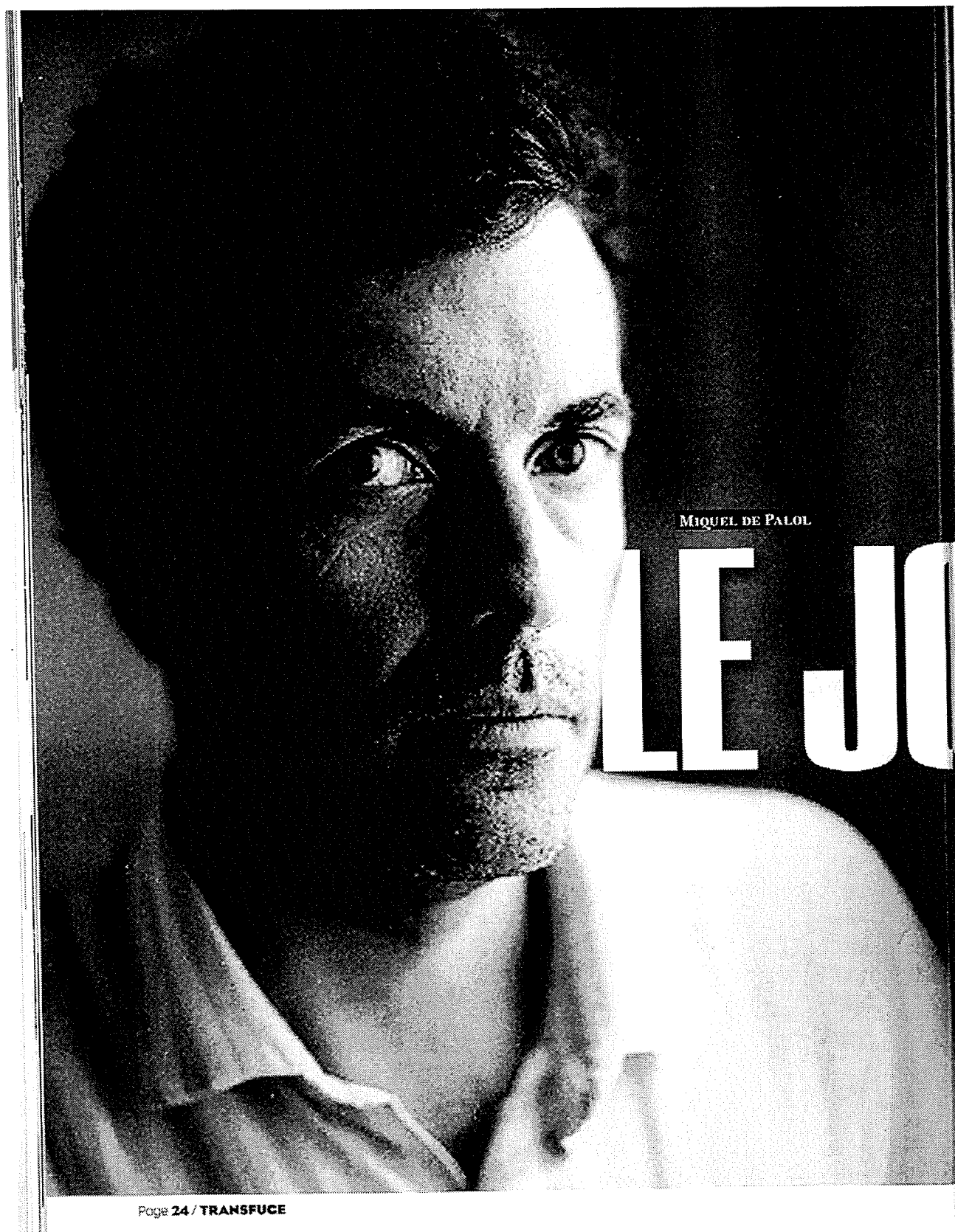
PHRYXOS LE FOU
traduit du catalan par
François-Michel Durazzo
éditions Zedma
380 p., 24 €



TRANSFUCE

LITTÉRATURE & CINÉMA

Décembre 2013



UEUR

A BORD DU GOOGOL
L'œuvre de Miquel de Palol
par Oriane Jeancourt Galignani
120 p., 23,90 €



Adulé en Espagne, Miquel de Palol signe une trilogie d'une ambition folle : *Le Jardin des sept crépuscules*, fresque romanesque d'un millier de pages, dont la deuxième partie, *A bord du Googol*, paraît aujourd'hui. Découverte d'un Catalan descendant de Borges.

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Palol, c'est le Tarantino de la littérature : là où le cinéaste a fait du cinéma de première et de seconde zone son terrain de jeu virtuose, Palol joue à la frontière de toutes les littératures, en prodige de la narration. En résulte *Le Jardin des sept crépuscules*, roman en trois tomes et grande œuvre primée en Espagne de cet écrivain et architecte catalan, qui blufferait le plus virtuose des joueurs par sa construction folle. L'idée de ce roman est simple, primitive même : un groupe d'hommes et de femmes qui se réunissent pour se raconter des histoires. Sept jours et sept nuits de récits se déploient dans *Phrixos le fou*, paru il y a quelques mois et *A bord du Googol* aujourd'hui, (*La Tête d'Orion* paraîtra l'année prochaine et clôt la trilogie). Chacun a sa façon de raconter : la science-fiction côtoie la fable, le roman libertin croise le récit d'espionnage, la réécriture du film catastrophe, celle des mythes grecs... Le lecteur, dans cette fiction labyrinthique, s'accroche au fil tendu des voix qui égrenent les récits. La narration devient une matière régénératrice, indépendante, qui se dévore et se reconstitue. « J'avais pénétré le hasard, c'est-à-dire le destin », déclare un des innombrables narrateurs de Palol. Oui, ce roman est un jeu de hasard mais, comme dans *Les Mille et Une Nuits*, l'auteur y mise son existence.

L'origine du jeu

Tout commence par l'apocalypse. Palol, en enfant de son temps, la fait nucléaire : une bombe atomique explose sur Barcelone. On n'en saura pas plus. Pourquoi le désastre ? Pour remettre les compteurs à zéro. Pour commencer la partie. Un jeune homme, premier narrateur de cette longue épopée, abandonne sa mère dans son appartement de la ville et rejoint un palais dans la montagne catalane, pénétrant, sans le savoir, un cercle des rares survivants de la

LITTÉRATURE CRITIQUE

Le lecteur, dans cette fiction labyrinthique, s'accroche au fil tendu des voix qui égrènent les récits. La narration devient une matière régénératrice, indépendante, qui se dévore et se reconstitue.

catastrophe. Le garçon explique ainsi son sentiment au début de *Phrixos le fou* : « Je faisais partie des quelques naïfs encore convaincus qu'un jour l'Occident relèverait la tête, et je voulais vivre, poussé par l'immense curiosité de voir le tour que prendraient les choses. » Il rejoint donc un groupe d'hommes et de femmes réfugiés dans un palais excessivement luxueux où sont dessinés au mur des scènes de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, lieu somptueux ressemblant à un « terrible et imposant monument funéraire ». Dans cette atmosphère funeste – on attend des nouvelles de ceux restés en bas, mais le silence demeure – s'instaurent des codes à la Boccace : orgies, nourritures et récits rythment les jours. Comme si l'homme, sorti de la civilisation, redevenait un animal à fictions.

Dans le même mouvement de retour aux origines, le récit est dès le titre mis sous le signe de la mythologie : Phrixos est un des fils de Zeus, le frère d'Hellé, le père d'Argos. Et ce sont bien aux Argonautes qu'on pense au début du second tome qui s'ouvre sur les aventures d'un bateau, le *Googol*, frayant dans les eaux du monde entier véhiculant en son bord un groupe d'espions et de scientifiques. On pourrait se croire lancé sur la piste d'une odyssée de science-fiction, si ce n'est que ces espions semblent peu à peu voguer au gré du hasard et non plus de missions qui leur sont assignées et qui se soldent par des échecs répétitifs. Ce premier récit d'aventures tourne donc à la dérive, et les héros du *Googol*, à défaut d'agir, ne trouvent rien de plus urgent que de se raconter des histoires...

Jeu de hasard

Là où Palol se révèle un auteur du XXI^e siècle, contemporain des postmodernes, c'est dans l'absence de centre de son livre. Comme s'il obéissait à la phrase de Borges, « expliquer un fait, c'est l'associer à un autre », un récit se révèle en se répétant dans un autre : ainsi de ce jeune garçon qui croit sauver un ami dans le coma en une nuit, en se battant dans un bar et en couchant avec une jeune fille, aventures qui se révéleront le lendemain n'avoir été que fantasmes. Érigé en loi et mouvement de la narration, le doute devient l'énergie unifiant les récits. Il s'abat en troisième page sur le narrateur réfugié dans le palais qui définit l'espace qu'explorent leurs récits : « L'incertitude du lieu où chacun a ses mémoires : les lieux les plus éloignés, les plus proches de l'humus originel, et qui soudain ne sont plus que le souvenir d'un souvenir, déformé par les histoires de personnes sûres d'en avoir été témoins... » La déformation, l'un des maîtres mots de cette fresque romanesque, naît du hasard : la narration reproduit dans ses blancs, ses coupures, ses

récits ébauchés et détournés, les aléas d'existences sans destin oscillant d'une phrase vers la mort ou le plaisir. La multiplication des narrations voit ainsi une fable illustrer une vérité (la joie du libertinage), puis, deux pages plus loin, une autre la détruire (le plus grand bonheur est la monogamie). Palol qui aime confier à ses personnages la narration ne leur permet jamais d'être le dernier à parler, donc à conclure. *Le Jardin des sept crépuscules* s'annonce comme une histoire sans fin racontée par un fou qui parvient à être dans un même livre, une dizaine d'écrivains différents.

Jeu sur toutes les partitions

Le jeu chez Palol se décline sous toutes ses formes : amoureux, un homme se partage entre trois femmes ; sadique, une mystérieuse Secte de la Libération s'adonne à la roulette russe ; futuriste, un ordinateur met à mort un être humain lui ayant servi de cobaye. Et chacune de ces formes devient l'espace d'une nouvelle virtuosité littéraire : Palol prend des accents de Moravia lorsqu'il parle d'amour, de Casanova lorsqu'il parle de plaisir, de Philip K. Dick lorsqu'il met en scène des hommes face aux machines. Il jongle avec les univers littéraires et cinématographiques (un des personnages se nomme Monsieur Kane...). Il pousse même le jeu de l'allusion à nommer certains de ses personnages Casanova ou Goldoni. S'il y a sans doute une jubilation à jouer ainsi avec l'histoire de la littérature et du cinéma, Palol affirme, par les déformations de citations, une volonté plus essentielle : créer une fiction n'appartenant qu'aux voix qui la font naître, comme un air de jazz est réinventé par celui qui l'interprète. Un récit illustre particulièrement cette idée, celui d'Adrià. L'homme se rend à une soirée, il fait la connaissance de quatre femmes, toutes le séduisent. Le lendemain, il reçoit une clé et la lettre anonyme d'une femme qui l'invite à le rejoindre dans un appartement. Ils s'aiment dans l'obscurité d'une chambre sans qu'Adrià ne devine qui est la femme. Le surlendemain, la rencontre se reproduit. Et ce, quatre fois de suite. Qui est cette femme, Carola, Ester, Victoria ou Silvia ? Ou les quatre tour à tour ? Est-ce un pur jeu libertin, où l'une de ces femmes aime-t-elle Adrià ? Les récits se succèdent et, selon le narrateur, Adrià ou l'une des femmes, il change de registre, fable érotique, comique, amoureuse et même tragique, sans jamais se figer en une « version authentique ». Récit vrai d'autant plus inaccessible qu'il est chaque fois raconté par un narrateur différent : la vérité d'un fait n'est détenue par personne, sinon par celui qui, à l'instant, raconte.

Se mettre en jeu

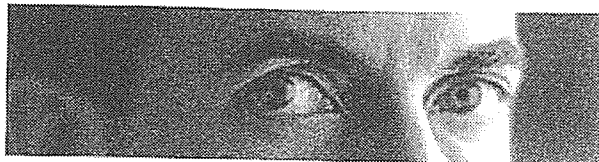
« Il se peut que nous ayons été l'une dans l'autre, comme ces poupées gigognes que l'on ouvre sans fin à la recherche de la suivante », déclare une actrice sur scène dans un conte libertin. Palol, auteur excessivement rationnel, place au cœur du jeu, la pensée du jeu. Il offre une conscience à ses marionnettes, leur donne la parole pour analyser l'œuvre. C'est en cela que le jeu peut prendre son autonomie et devenir un engagement, un pari.

Sans doute est-ce dans cette même idée que l'on retrouve dans différentes histoires des scènes de sexe

violent, ou de mort, tel le jeu pratiqué par la Secte de la Libération. On joue son corps et sa vie dans chacune de ses histoires. Même lorsque Palol singe les contes pour enfants, on retrouve l'idée d'une mise en risque de l'individu : trois jeunes hommes rentrent de promenade, ils dînent de champignons et s'interrogent sur le destin de trois champignons qu'ils laissent. La nuit, ils se transforment eux-mêmes en trois champignons. Subissant la torture de l'infiniment petit, jusqu'à redevenir des hommes qui mangent des champignons et laissent trois champignons... Ce conte, outre l'entropie du livre qu'il illustre, révèle aussi le sadisme que Palol réserve à ses personnages auteurs. Ces figures de papier semblent, comme le personnage de Pierre Ménard de Borges, être débordées par la fiction qu'ils croient maîtriser. « *J'étais quelqu'un d'autre, un inconnu en moi-même* », avoue un des narrateurs. Le jeu s'inverse : la fiction dévore l'auteur qui, masochiste, consent à se transformer, pour survivre. Il y a quelque chose d'étrange à la fin de la lecture de Palol rappelant l'effet provoqué par ce jeu des petits enfants, cette comptine dans laquelle il faut reprendre le dernier mot et l'associer à un prochain, poursuivant la chanson sans fin. Palol met en lumière la puissance de la fiction qui, comme le jeu, n'offre d'échappée que dans sa propre poursuite, même si celle-ci provoque la destruction du narrateur. Un des récits voit un personnage sombrer dans la dépression, s'enfermer chez lui, ne plus rien faire. Un jour, une femme vient le voir et lui donne un jeu de cartes. Pendant une semaine, il enchaîne les réussites, jusqu'à la dernière : « *Finalement, j'étais libre. La réussite avait été mon instrument, la monture dont je m'étais servie pour arriver au bout de cette chevauchée.* » L'homme renaît. Il est surnommé par les gens qui le retrouvent, « le fou anachorète des cartes ». Il poursuivra sa vie en libertin et assassin condamné à vivre de sensations fortes, sans jamais agir pour s'inscrire dans la durée. Il vit, le temps d'une partie. Le présent perpétuel, n'est-ce pas là le destin du joueur, et de l'écrivain ? Un autre récit, qui exceptionnellement apparaît deux fois dans *À bord du Googol*, illustre cette nécessité du personnage auteur de sans cesse se réinventer : un homme s'endort dans un pré et rêve qu'il marche dans la campagne, jusqu'à un corps endormi, le sien. L'homme endormi s'éveille et chemine avec lui jusqu'à un château. Sur la route, le second homme fait remarquer au premier que « les crépuscules de début de printemps ont quelque chose de l'agonie des tyrans (...) Ils semblent s'approcher du vide, et dès qu'ils sont près de le toucher, ils s'en éloignent ». Cette poursuite du tyran est celle qui anime *Le Jardin des sept crépuscules*. Chaque histoire semble annoncer la fin du roman, mais elle ouvre un nouveau récit. Comme si Palol lui-même ne se résolvait pas à terminer son livre. En cela, il se fait une nouvelle fois l'écho de Borges qui expliquait qu'il publiait chacun de ses livres pour ne pas poursuivre toute sa vie le même brouillon. Peut-être est-ce là qu'on reconnaît l'écrivain joueur, à sa volonté de traquer, par le récit, l'infini.

Octobre-Novembre 2013

Dans le second tome du *Jardin des sept crépuscules*, le Catalan MIQUEL DE PALOL poursuit sa folie architectonique. Une myriade de romans peuplent ce monument paru en 1989 et pour la première fois publié en France. Merci Zulma.



MIQUEL DE PALOL

Par HUGO LATREILLE
Librairie Nouvelle (Asnières-sur-Seine)

UN VERRE DE COGNAC À LA MAIN, vous voilà confortablement installé dans un fastueux salon. Entouré des puissants de ce monde, vous êtes à l'abri dans un château recelant une foule de mystères. Dehors, c'est la guerre nucléaire. Il ne vous reste qu'à écouter les histoires de ces hommes pour entrer au sein du *Jardin des sept crépuscules*, cet immense coup de folie romanesque. Il y a un an, *Phrixos le fou* (Zulma), premier tome de la série, nous donnait à lire les trois premières des sept journées passées en compagnie de cette communauté sibylline. S'y déployait déjà un labyrinthe déroutant de récits, qui nous attirait imperceptiblement vers l'intrigue centrale, celle par laquelle l'apocalypse arriva : l'histoire de la toute puissante banque Mir, en proie à une lutte de succession sans pitié, et de l'incalculable pierre précieuse qu'elle protège. Tapi dans l'ombre, l'insaisissable Oméga semblait tirer le moindre fil narratif. Aujourd'hui, et pour deux jours, les histoires reprennent, s'entremêlent, échafaudent peu à peu un hyper-roman d'une portée inouïe, qui s'achèvera en 2014 avec la publication du dernier volet, *La Tête d'Orion*. Les orateurs nous embarquent cette fois à bord du Googol, navire ultra sophistiqué commandé par l'Institut, un nébuleux service d'espionnage. Une chasse aux pirates maniant des sabres laser, une secte proposant à ses membres des façons toujours plus innovantes de se tuer, de complexes manipulations politiques, des fulgurances philosophiques, des revirements ébouriffants, de la poésie, du cul... Et cet énigmatique jardin qui s'annonce comme la clef de voûte de l'œuvre. L'imaginaire est sans limite, l'intrication des récits constante, la virtuosité vertigineuse, l'humour omniprésent. Et à chaque instant, le dénouement se dérobe quand il semble à portée. Au lecteur d'accepter d'être malmené, éprouvé, consterné parfois, tant Palol s'amuse à nous égarer dans son dédale dément. ■



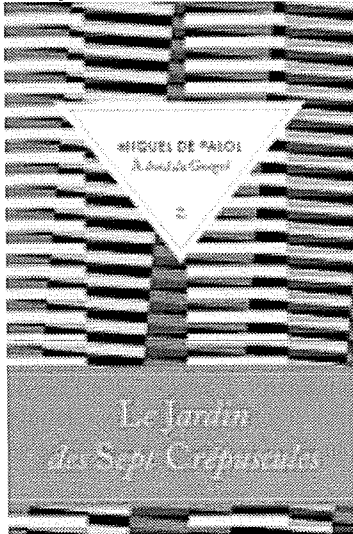
Miquel De Palol
À bord du Googol
Traduit du catalan
par François-Michel
Durazzo
Zulma
438 p., 23,50 €

« Lu & conseillé par
A. Janssens
Lib. Page et Plume
(Loozev)
H. Latreille
Lib. Nouvelle
(Asnières-sur-Seine)

6 mars 2014

A bord du Googol, Miquel de Palol (1ère partie)

Ecrit par Claire Mazaleyra 06.03.14 dans La Une CED, Les Dossiers, Etudes



A bord du Googol, tome II des *Sept jardins du Crépuscule*, **Miquel de Palol**, éditions Zulma pour la traduction française du catalan par François-Michel Durazzo, 2013, 426 pages, 23,50 €

L'Embarquement pour Cythère

L'art du récit dans tous ses états : dans le deuxième tome de son roman-fleuve, construit comme l'*Héptaméron* de Marguerite de Navarre sur la structure de l'enchâssement sans fin de récits qui s'entremêlent, Miquel de Palol crée le vertige. Notamment grâce à l'extrême cohérence qui se dégage de ces nombreux récits entremêlés. De la fantaisie pure, souvent dans un registre fantastique ou horrifique, voire grivois, à l'affaire financière et politique sur le fond de laquelle se détachent les personnages principaux – et principaux narrateurs – des récits, ce sont non seulement des thèmes qui se répètent, mais aussi et surtout des personnages, dont l'identité multiple et le rôle se complète à mesure que les histoires s'enchaînent et que les auditeurs finissent par douter de leur propre réalité.

Comme dans le roman de Marguerite de Navarre, construit par emboîtements multiples à partir de scènes de conversations mondaines entre des protagonistes qui attendent la fin de la pluie pour reprendre leur chemin, et se laissent porter par le plaisir des récits et les charmes de la galanterie, *A bord du Googol* met en scène de nombreux niveaux de récits (jusqu'à huit dans certains passages) qui s'imbriquent les uns dans les autres par la délégation de personnages-narrateurs, à partir d'une situation similaire à celle des personnages de la Renaissance : « fuyant Barcelone en proie au chaos » après l'éclatement d'une troisième guerre mondiale, le narrateur et quelques compagnons de la meilleure société trouvent refuge dans l'Avalon, forteresse dédiée au luxe et au plaisir où ils passeront sept journées à se divertir de récits, qui peu à peu éclairent la réalité du chaos qui les soustrait à l'ordre du monde : c'est la genèse familiale et politique de cette tragédie que, peu à peu, peignent à travers d'interminables détours et découvertes impromptues les narrateurs successifs de ces histoires. Les deux romans partagent l'apparente légèreté du ton, l'importance du thème amoureux, parfois très incongru lorsque des personnages qui viennent d'être capturés par de sanguinaires pirates, dont deux d'entre eux viennent d'être violés sous leurs yeux, se consolent en écoutant le récit des aventures amoureuses d'un personnage, racontant une histoire classique de trompeur trompé. Ils partagent aussi la métaphore du labyrinthe, non seulement à cause de l'enchâssement des récits et de la structure extrêmement complexe de deux romans très écrits, marqués par le refus du naturalisme et la modernité, mais aussi parce qu'on a également affaire à des romans *meubles* si je peux me permettre ce néologisme : mouvants, à clés et à tiroirs.

Mouvant, à cause de l'incertitude de la voix narrative, des conclusions à tirer de chaque récit quant aux révélations finales et au sens de l'œuvre, de l'impossibilité de savoir, avant la toute fin du cycle (qui n'est pas encore parue) les tenants et aboutissants de cette vaste machination dont on peine à extraire les fils, et qui pourtant, on le sait, mènent directement dans ce jardin où se trouvent des individus qui ne sont probablement pas ce qu'ils donnent à voir. Les personnages n'en finissent pas de remettre en cause la version racontée, les intentions du narrateur, de chercher qui dans la généalogie des récits enchâssés a pu modifier noms et événements pour les duper.

A clés, parce que chacun des protagonistes des récits a plusieurs identités, se révèle être aussi l'un ou l'autre d'un autre récit, n'est que le nom d'emprunt d'une personnalité connue des auditeurs, que l'on pressent une vérité devant être tenue secrète derrière chacune des fictions.

A tiroirs, parce que Palol met en scène, avec une apparente désinvolture, des épisodes parfaitement gratuits – de prime abord. De folles divagations astrologiques sur le sens des constellations. Des rêves à la Borges, où le dormeur est réveillé par lui-même, et se trouve plusieurs centaines de pages plus loin dans la peau de celui qui le réveille. Des nouvelles mettant en scène des couples qui s'entrecroisent et se retrouvent lorsqu'ils croient se tromper, ou se trompent sous leur propre déguisement, et s'avèrent racontés par les protagonistes eux-mêmes, cachés sous les noms d'emprunt de la fable – ou de la terrible machination.

Car si Miquel de Palol excelle dans l'art du roman, c'est non seulement dans le récit plaisant né de la conversation galante et cultivée, mais dans ce qu'elle recèle du piège démoniaque, de la manipulation, sur différentes échelles.

La manipulation amoureuse

Héritier de la tradition galante et des intrigues de Marivaux, l'auteur met en scène des histoires d'amour et de dissimulation : histoires de dissimulation et de fidélité, de trahison et de loyauté amoureuse et amicale tendent à interroger le lecteur sur la véracité des sentiments amoureux. L'une des premières histoires met en scène trois amis qui, par un pari audacieux, décident de conquérir une jeune femme, chacun mettant en œuvre une stratégie plus ou moins gratifiante, qui consiste à se positionner par rapport aux deux autres concurrents : « chacun attaquerait de front, mais tout en se limitant à une relation purement physique ; en même temps, on s'engagerait à préparer le terrain pour l'un des deux autres ». Celui qui gagnera le pari, à telle enseigne qu'il finira par épouser la femme crédule, est le plus « innocent », le seul à respecter l'accord sans préjuger des stratégies mises en œuvre par les deux autres, alors que ses amis échouent à force de préjuger de la stratégie de ses rivaux.

Jeu de dupes

L'amour et l'amitié tissent des réseaux complexes autour des personnages des récits, non seulement parce que ces mêmes protagonistes réapparaissent souvent sous des noms d'emprunt d'histoire en histoire et de narrateur en narrateur, sans qu'il soit loisible de comprendre qui a caché leur identité, à la troisième ou à la première personne (mais cette première personne n'est pas nécessairement le récit authentique d'une expérience vécue par le narrateur, plutôt un artifice supplémentaire ou une modalité du jeu), mais aussi parce que la double perspective de l'amitié, qui suppose loyauté, et du désir, qui peut entendre la trahison, permet un jeu particulièrement complexe autour des relations qui se tissent entre les personnages. Ainsi Silvia, dont le prénom rappelle celui d'une héroïne de Marivaux, accepte-t-elle d'éprouver l'homme qui lui plaît, Adriá, en lui donnant des rendez-vous galants dans la pénombre absolue d'une chambre d'emprunt ; ce sont d'abord ses deux amies qui jouiront d'une nuit d'amour avec l'acteur, avant qu'elle ne prenne place à son tour entre ses bras et accepte de lui révéler son identité, laissant croire au jeune homme dont elle est définitivement tombée amoureuse, comme il l'est d'elle, qu'elle était dès le premier jour sa partenaire cachée. La mise à l'épreuve a partie liée avec la dissimulation, à l'autre et à soi-même, car la jeune femme ne s'avoue que tardivement ses sentiments pour Adriá, prenant alors la place de sa dernière amie in extremis. Dans une autre histoire, un jeune homme entend – ou croit entendre, on ne démêlera pas ce mystère – son meilleur ami, plongé dans le coma, lui demander de le sauver en triomphant d'un certain nombre d'épreuves, et notamment en couchant avec sa petite amie qui se prêterait au jeu au cours d'une soirée plus fantasmée que réelle, mettant ainsi en scène la loyauté à l'ami à travers sa trahison au nom du désir.

Ces paradoxes contribuent à donner de l'amour une image complexe : il est d'autant plus authentique qu'il n'est qu'un jeu de dupes. Victoria vit une grande histoire d'amour avec Georges, qui a pris l'apparence de son propre mari, et ne se doute jamais que cet être double avec lequel elle partage sa vie est en réalité deux personnes distinctes. Or elle parvient à une forme de bonheur, justifiant amplement la trahison dont elle est l'objet. Dans le roman de Miquel de Palol, on trompe donc impunément ceux qu'on aime, comme si l'amour même était soumis à un jeu d'apparences, et que la seule réalité tangible était celle du désir réciproque.

Le désir et la prédation

Si le désir est vital, et permet au récit de se poursuivre dans une prédation de l'auditoire, suspendu aux lèvres du conteur (il n'est évidemment pas anodin que les récits soient toujours transmis oralement, dans un rapport sensuel à l'auditoire), trois modalités de désir/prédation se mêlent. Le désir de conter et d'écouter des histoires et celui des corps, reprenant en cela une très vieille tradition de la littérature courtoise, mais aussi le désir animal de nourriture, et des mets les plus raffinés. On mange à longueur de pages dans le roman, et dans chaque histoire ou presque. Les journées de récits se découpent autour de repas, dont certains sont décrits avec force détails, qui orientent la narration vers le merveilleux le

plus pur, en dépit des aspects « réalistes » des machinations ourdies par des banquiers tout-puissants. Ainsi de la scène du mariage d'Esther, qui mêle habilement le plaisir de la discussion avec celui du festin :

p.247 : « Les connaisseurs – dont moi – considéraient comme une hérésie de boire du whiskey avec de l'eau ou des glaçons ; je me suis mêlé à une polémique enflammée sur le sujet ; de toute façon, ceux qui préféraient le mélanger avaient à leur disposition de l'eau de neige de l'Himalaya et des glaçons de l'Antarctique si purs qu'on aurait dit des diamants. On n'avait pas lésiné non plus sur les amuse-gueule, dressés avec un soin indescriptible, appliqué non seulement à leurs formes et à leurs combinaisons, mais aussi à l'alliance de couleurs des mets, aux porcelaines, aux centres floraux, au ligne de table et à la manière d'éclairer chaque élément pour en souligner la vertu la plus essentielle et faire que tous les sens prennent part au plaisir gustatif. En guise de plats, des conques d'argent tirées par de petits chevaux de bronze, ou soutenues par des chèvres d'or à queues de poissons, présentaient les mets les plus variés : dattes de mer fraîches, oursins au four ou en salade, caviars servis avec de petites cuillères en vermeil : blanc d'Iran –d'esturgeons albinos –, bélugas, osciètres, sévruga, et encore sterlet, le poisson de la soupe des stars ; foies de rougets marinés aux figues sèches et au vin blanc, yeux de sargues au champagne, huîtres d'Arcachon, foies gras d'oies entiers, au naturel ou préparés de mille manières dans des terrines de Strasbourg, coqs au vin, bécasses, cœurs et crêtes de coqs, côtelettes d'avortons, langues de carpes au sel marin, loirs assaisonnés au miel de l'Hymette et au pavot blanc, oies sautées au Sauterne, cerf sauce grand veneur aux groseilles, mousse de mandragore au gratin de cocaïne [...]

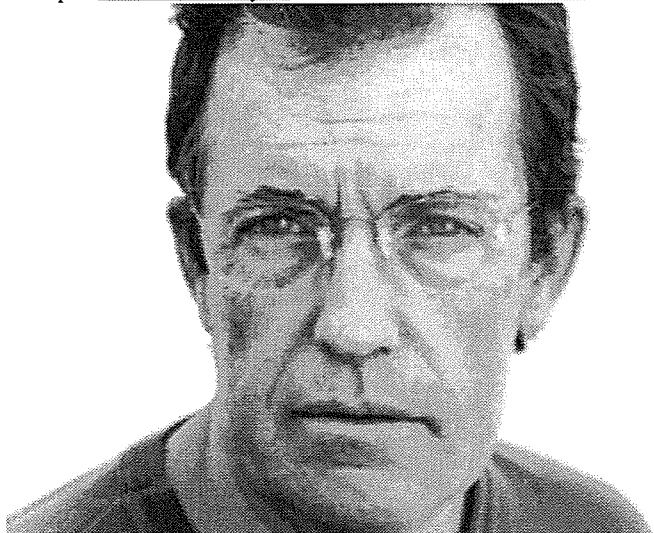
Dans cette description digne des récits féériques les plus imaginatifs, le raffinement mêle des mets réels à de purs fantasmes culinaires, servis par les accumulations, les hyperboles et les excroissances du noyau nominal, donnant une impression surnaturelle – tout en mettant aussi en scène la vanité de tous ces plaisirs, comme dans une nature morte qui égarerait le narrateur du récit dans une stupéfaction des sens qui lui ferait perdre de vue son rôle, celui d'une dupe dans un jeu de machination amoureuse et familiale particulièrement retorse. Comme dans un conte, il devra à tout prix s'arracher à ces plaisirs terrestres pour partager la nuit qui l'attend avec Silvia, sous peine de la perdre – et de faire échouer le plan machiavélique des puissances qui l'ont ourdi, en se servant des appétits amoureux de Silvia et d'Adriá pour servir leurs propres intérêts, et ceux de la maison Mir(age).

Claire Mazaleyrat

11 mars 2014

A bord du Googol, Miquel de Palol (2ème partie et fin)

Ecrit par Claire Mazaleyrat 11.03.14 dans La Une CED, Les Dossiers, Etudes



A bord du Googol, tome II des *Sept jardins du Crépuscule*, **Miquel de Palol**, éditions Zulma pour la traduction française du catalan par François-Michel Durazzo, 2013, 426 pages, 23,50 €

La mise en scène de la machination

La machination s'applique à d'autres niveaux encore. Nous en soulèverons deux, pour épargner au lecteur une analyse aussi longue que l'est le roman lui-même qui en gâcherait l'effet.

La machine

Certains passages du roman appartiennent au registre de la science-fiction, et montrent l'homme soumis au règne d'une machine plus puissante que ses propres déterminations. Le Googol à bord duquel s'égrènent tant d'histoires est un navire d'espionnage, dont les membres effectuent de délicates missions.

Pour ce faire, on leur a greffé une puce dans l'oreille, belle métaphore du conte, grâce à laquelle ils entendent les ordres de mission au cours de leurs périlleuses aventures, et peuvent communiquer avec l'équipage, mais qui est reliée aussi avec des explosifs qui les éliminent sommairement en cas de grave danger pour l'équipage. Ainsi l'un des protagonistes de ces histoires multiples périt-il sans imaginer le sort qui lui est réservé, au début du roman, et courant vers ses amis après une mission particulièrement hasardeuse, réussie de justesse alors que l'explosion à retardement avait déjà été enclenchée.

D'autres procédés marquent la toute-puissance de la machine sur l'homme, comme lorsque l'ordinateur élimine un surhomme créé par la science, en pleine dégénérescence, ayant réagi quelques secondes avant ses concepteurs pour arriver mathématiquement à la même conclusion qu'eux : la nécessité d'éliminer le monstre. La machine supplante l'humanité, en lui donnant plus de pouvoir que l'homme sur sa propre vie, ce qui ne serait qu'une manifestation du mythe moderne de Frankenstein si ce thème n'était relié à une autre thématique essentielle, celle du hasard. Les personnages du *Googol* sont ainsi soumis à une triple injonction : celle du désir, qui est aussi celle de la vie, celle de la machination par des puissances supérieures (le mystérieux Ω au sein de la banque Mir, par exemple, mais aussi, on le pressent, parmi les personnages de l'Avalon), et celle du hasard. La plus absurde, évidemment mais non moins inéluctable. Les personnages apparaissent comme des marionnettes, non seulement parce qu'on les manipule, notamment dans les jeux de l'argent, du pouvoir et de l'amour, mais aussi parce que leur existence et leurs choix sont, somme toute, régis par de simples hasards qu'un bon statisticien pourrait aisément prévoir – simple question de calcul de chances. C'est pour échapper à l'angoisse inhérente à cette révélation que les sectateurs des poisons mettent fin à leurs jours à travers des jeux de cartes sanglants, révélant l'absurdité de leur condition.

Et le récit semble répondre à une urgence plus vitale que celle du divertissement dans un lieu isolé et du désir de plaire à ses auditeurs : comme Schéhérazade dans les *Mille et une Nuits*, les narrateurs racontent pour échapper à la mort absurde.

La narration

Les histoires sont racontées dans des moments où l'on risquerait de céder à l'ennui et à la panique (un père raconte des histoires dans la salle d'attente de l'hôpital, attendant de savoir si son fils se réveillera d'un coma prolongé, des survivants provisoires, attendant d'être délivrés, se racontent des histoires pour « penser à autre chose » qu'aux scènes d'horreur auxquelles ils ont survécu. Le récit partagé prolonge la vie et sa jouissance inhérente. Ainsi dans l'Avalon, l'arrivée d'un nouveau venu porteur des plus terribles nouvelles du monde réel est-elle vécue comme un ennui mortel, car il vient distraire les personnages de la seule occupation digne d'intérêt : raconter et écouter des histoires. Ces récits sont ceux d'un autre temps, les protagonistes des affaires de la banque Mir, et Lluïsa Cros en particulier, sont morts depuis longtemps, mais les personnages sont persuadés qu'il reste quelque chose à comprendre, un mystère à éclaircir, qui leur permettrait de comprendre le présent, et leur propre existence. Tout entiers absorbés dans l'écoute des récits et les dialogues qui s'ensuivent, tachant d'y démêler la part de manipulation d'un narrateur toujours sujet à la suspicion, les personnages résistent donc à la mort et au chaos qui les entourent, car la narration est l'unique moyen de donner de l'ordre et de donner du sens. Ce qui revient à vivre.

Mais le récit risque toujours de tromper ses auditeurs, et de l'écarter de la vérité qu'ils tentent de saisir à travers lui. C'est ainsi que chaque journée se termine par de longues discussions entre les personnages qui ont écouté l'un d'eux :

p.300 : « Kolinski se mit de nouveau à rire. L'expression de ce renard était simultanément douce et dure.

– Chacun d'eux a pu, peut-être sans intention précise, y contribuer faute de mémoire ou par négligence, si ces noms ne leur disaient rien, à moins qu'ils ne les aient, en répétant l'histoire, substitués par d'autres. C'est en tout cas ce que je me suis dit sur le Googol, en écoutant l'histoire, en la reconnaissant et en me la rappelant. Adrià a dû remplacer trois noms par exemple, Aline en ajouter quatre autres, et comme Talmann n'était personnellement aucunement impliqué dans l'histoire, il les a tous changés. Florida a même rebaptisé Eugenia ; peut-être ces noms avaient-ils subi plusieurs modifications lorsqu'ils sont arrivés au Googol. Vous le voyez bien : le temps qui passe déforme davantage les choses que la volonté de mentir.

– Disons, dit Gertrudis d'un air innocent, que si l'histoire avait circulé de bouche en bouche, elle aurait pu nous revenir, cette fois, avec les noms originaux. [...]

– Il est curieux, fit observer Emilia avec scepticisme, que les noms se soient transformés et qu'en même temps les relations entre les personnages aient survécu à tous ces filtres, ces détails, ces descriptions... ».

Un tel passage, relatant l'une des discussions qui met fin à l'une des journées de récit dans l'Avalon, renforce le soupçon sur chacun des protagonistes de cette relation de premier niveau. Chacun d'eux est soupçonné de mentir : le narrateur Kolinski, bien sûr, « renard » bicéphale, mais aussi les deux femmes qui interviennent, dont le narrateur (de premier niveau, le jeune homme qui relate ces discussions et n'y comprend goutte, sachant pourtant qu'il obtiendra à leur issue une révélation sur sa propre identité et son rôle dans l'histoire) mine la sincérité : il s'interrogera sur les raisons de la suspicion affichée par la belle Emilia, et met en valeur « l'air innocent » (forcément suspect) de Gertrudis. Le malaise saisit donc le spectateur, à la fois le narrateur à la première personne et le lecteur lui-même, qui peine à saisir les multiples identités des personnages et leur intérêt à falsifier la vérité – si ce n'est pour l'égarer.

Ce principe de mise en cause perpétuelle de la véracité des histoires, de la sincérité des personnages, dans un texte fonctionnant sur le principe du piège et du miroir, nous interroge fatalement sur notre place, à nous lecteurs, dans ce dispositif. A cet égard, la mise en abyme mise en scène dans une nouvelle de huitième niveau « L'histoire des trois amis », qui se transforment en champignons jetés aux ordures et reprennent leur forme humaine, à moins que le monde ait changé pendant la journée pour être à leur mesure de champignons, dans un cycle qui se répète sans fin) n'est pas une simple facétie de l'auteur. Au contraire, elle engage le vertige que tout le roman donne au lecteur, notamment parce que la fin de cette nouvelle fantastique laisse à penser que la réalité n'est qu'une question de point de vue, et qu'il est impossible de savoir dans l'imaginaire de qui on évolue :

p.336 : « La servante les [les champignons qui n'avaient pas été mangés par les trois amis ; et dans lesquels ils vont se "métamorphoser" peu après] a jetés aux ordures. Peu après, nos trois amis prenaient leur café et leur digestif au coin du feu. Betranci a posé sur la table un livre qu'il avait apporté pour l'occasion ; Gamut s'en est emparé et a lu le titre à voix haute :

– Le Jardin des Sept Crépuscules, avant d'ajouter : de quoi ça parle ?

– Je viens de commencer, a répondu Betranci. Son introduction est très discutable, vient ensuite la destruction de Constantinople pendant une attaque atomique.

– Je l'ai lu, a dit Alfeu. On voit bien que les éditeurs ne perdent pas une occasion de nous rappeler qu'ils ne sont que des ânes bâtés.

– On devrait interdire les préfaces, a jugé Gamut. La préface, c'est comme les olives du restaurant qu'on t'apporte même si tu n'as rien demandé. Tu la découvres un peu comme si tu entendais quelqu'un déterminer à tort qu'il es.

– Moi, je penserais plutôt aux déterminations de la vie, a dit Alfeu. Ces trois champignons que nous avons jetés auraient très bien pu être nous-mêmes. Vous imaginez si demain nous nous réveillons jetés aux ordures ? »

La discussion sur l'introduction de l'ouvrage même que le lecteur lit donne bien sûr le sentiment d'un roman totalisant, dans une perspective fantastique digne de Borges, dans laquelle l'ensemble des expériences humaines, vécues, imaginées ou rêvées serait intégralement collectée dans une bibliothèque de Babel, pire encore, dans le *Jardin des Sept Crépuscules*. Et donc, par conséquent, on ne sortirait pas, comme le prouve cet article sur le livre, qui n'en est qu'une énième mise en abyme en somme. Mais il y a dans ce jeu spéculatif une autre dimension : d'une part, la manière dont un discours en engage un autre, sur le ton badin de la provocation ou celui de la discussion philosophique. D'autre part, la comparaison du récit avec le festin, qui renforce la notion de jouissance du récit. Enfin, le renversement de perspective : en parlant de la préface du livre en cours, l'un des personnages parle non plus des déterminations de ce qu'il va lire, mais des déterminations qui engagent sa propre existence, comme si la lecture engageait non plus un objet (l'histoire d'un personnage) mais un sujet qui lit sa propre histoire dans le livre écrit par un autre conteur. Le préfacier ne parle plus du roman mais « engage à tort qui tu es », opérant un renversement des pronoms et des sujets. Le lecteur devient donc partie prenante du dispositif du récit, non seulement parce que le plaisir éprouvé l'engage dans les pages qu'il dévore, mais aussi parce que, à l'instar du narrateur de niveau un dans l'Avalon, il écoute sa propre histoire sans le savoir.

A bord du Googol n'est ni tout à fait la réécriture parodique et modernisée par les machinations d'un banquier catalan de l'*Heptaméron*, ni celle d'une nouvelle de Borges qui aurait acquis les dimensions de la Bibliothèque de Babel – niveau brièveté, on fait mieux. Mais c'est un roman éminemment moderne en ce qu'il met en place un dispositif fondé sur le double ressort du plaisir d'écouter des histoires et de la suspicion à l'égard de leur véracité et des intentions du narrateur. Ce piège redoutable (car on est pris dans l'appât des enchâssements ET dans le même mouvement par la volonté de comprendre à quoi tend ce piège) permet de s'interroger sur la place du lecteur dans le livre, sur les déterminations qui opèrent à la lecture enchanteresse d'un récit sans fin. Ce qui se joue entre les multiples narrateurs et leur narrataire unique – nous – est de l'ordre de la prédation, alors même qu'on est forcé de s'interroger, et donc de prendre une salvatrice distance sur son rôle, sa place, sa part de liberté dans le dispositif. Et pas seulement dans le roman, puisque la réalité n'est pas autre chose qu'un roman à tiroirs raconté par un narrateur fourbe, mais aussi dans les machinations plus subtiles et géantes qui régissent l'ordre du monde. Qui raconte la réalité ? En quoi puis-je lui faire confiance ? Et si ce ne peut être que moi, suis-je vraiment le sujet de ma propre narration du monde ? Ces questions ouvrent autant d'abysses qu'elles donnent envie d'y répondre, et l'on attend avec impatience la parution du dernier tome de la saga de Miquel de Palol, irrémédiablement pris dans les rets de son piège romanesque, qui prétend donner prise sur le monde à ceux qui sauront écouter jusqu'au bout l'histoire et la comprendre.

Las ! Nous voilà bien embarqués...

Claire Mazaleyra